PREMIÈRE ANNÉE. — N° 9.

Jeudi 4 Juin 1908.



Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

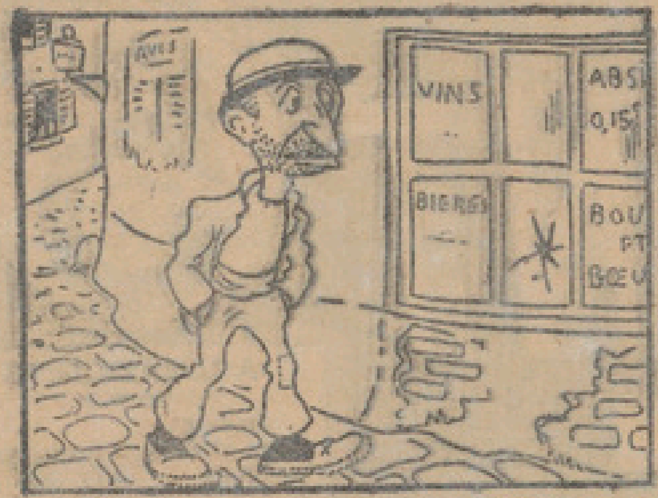
NOUS VOILA !!!

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS ou LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL RIBOULDINGUE ET FILOCHARD

L. FORTON

Si vous voulez connaître le commencement de nos exploits, tournez la page, vous vous amuserez POUR UN SOU.

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD



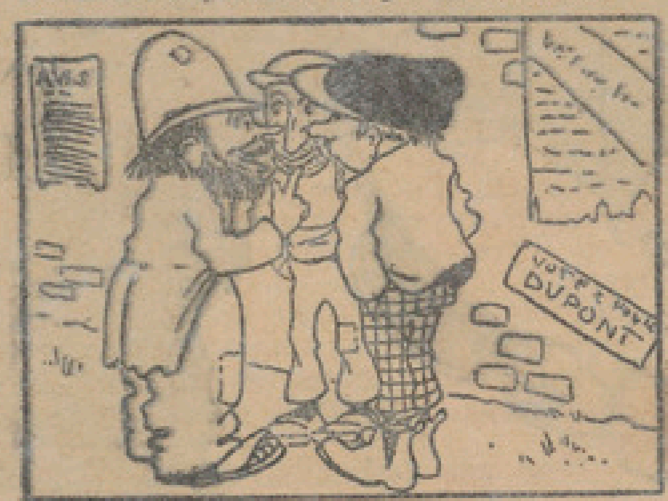
Sorti le matin même de Fresnes où il avait été prendre un repos bien mérité, Croquignol arpentait le pavé d'un air triste. « C'est pas l'tout, se dit-il, fini d'être logé, nourri, éclairé et blanchi aux frais du gouvernement, va falloir se r'mettre au *turbin*, c'est malheureux ! j'commençais à m'y faire, à ma p'tite vie de rentier. » Or le *turbin* auquel Croquignol faisait allusion consistait en filouteries, vols, cambriolages et autres expéditions de ce genre, dont il avait fait sa profession très peu recommandable



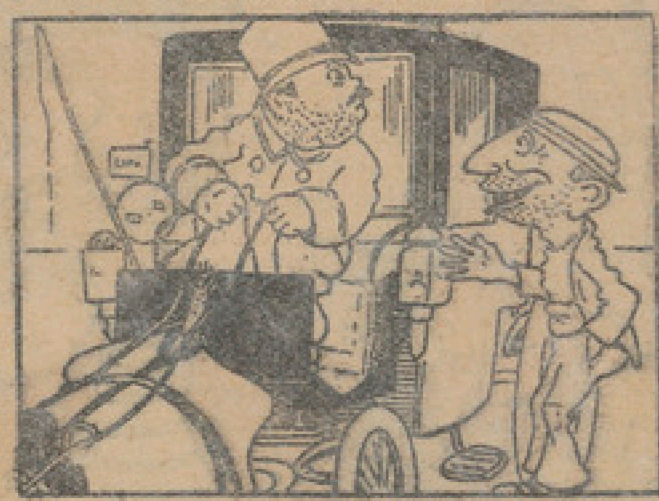
A errer ainsi à l'aventure, Croquignol prit soif. « Tiens, se dit-il, v'là un bistro, j'vas un peu m'rincer la dalle. » Quel ne fut pas son étonnement en y rencontrant deux de ses anciens compagnons, Filochard et Ribouldingue, deux « *Zigues à la coule* » qui furent non moins surpris en voyant Croquignol. « Ah ! mais c'est lui ! mais oui, c'est c'vieux fraugin d'Croquignol ! s'écria Ribouldingue. Ben, mon vieux, y avait rudement longtemps qu'on ne s'avait pas vu ! T'as donc été à la campagne ? »



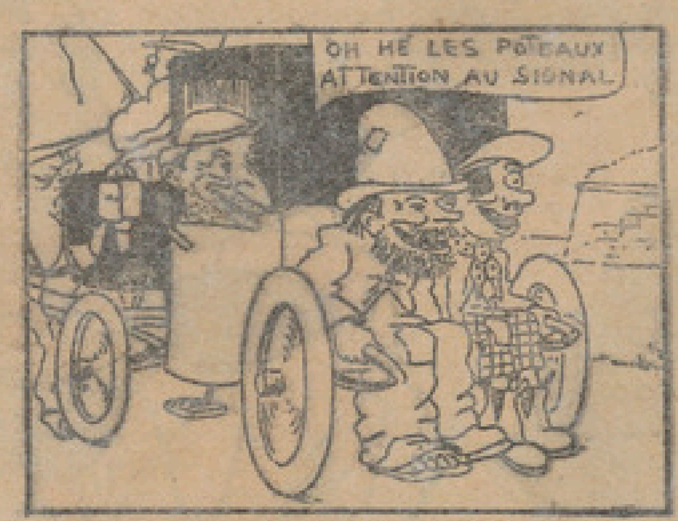
Bref, on vida de nombreux litres, et on causa « affaires ». Croquignol proposa à ses deux vieux copains de s'associer avec lui, ce qui fut conclu séance tenante. Les trois amis trinquèrent à la prospérité de la nouvelle association et, de joie, en pincèrent un rigodon des plus réussis. La bande des Pieds Nickelés s'était fondée. A l'unanimité ils décidèrent de ne pas la faire publier dans les *Petites Affiches*, par simple modestie, n'en doutez pas.



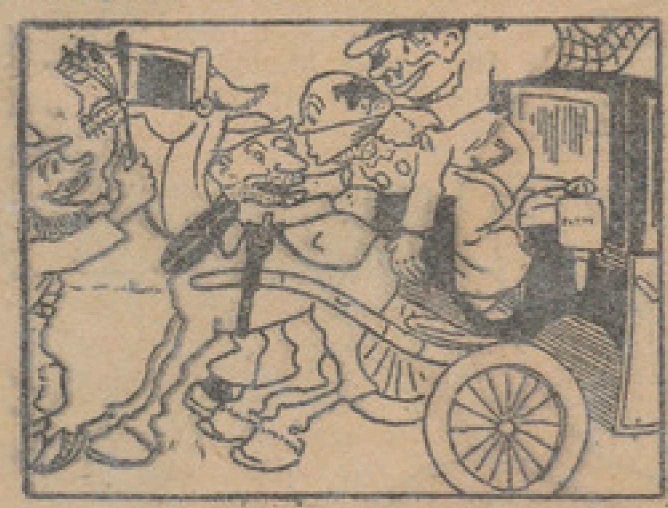
« Allons ! allons ! c'est pas l'tout d'rigoler, dit soudain Ribouldingue, va falloir se mettre à l'ouvrage. Pertone ! J'ai justement que'qu'chose à vous annoncer Il s'agit d'un marchand de vin de la banlieue qui vient de gagner le gros lot de la loterie du sanatorium d'Asticot-sur-Brie. — Oui, mais c'est loin et on peut pas y aller à pied, dit alors Filochard, on pourrait s'arranger pour prendre un sapin. — C'est ça, dit Croquignol, laissez-moi faire. »



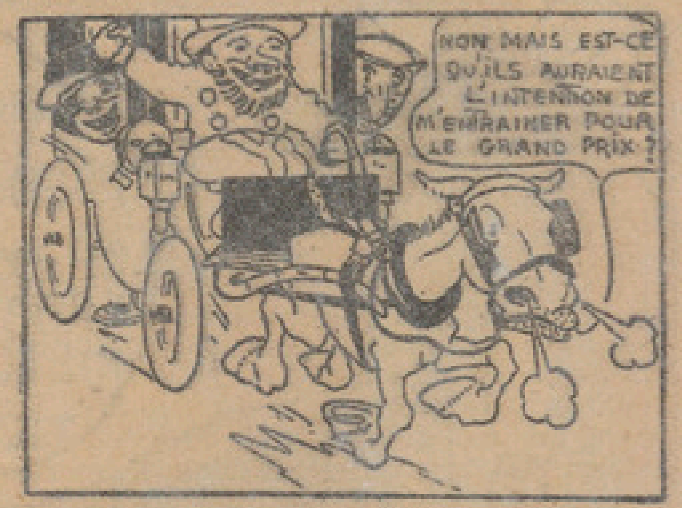
Ribouldingue et Filochard s'étant cachés, Croquignol appela un cocher qui passait justement. « Eh ! dis donc, mon vieux, y a-t-y moyen d'grimper dans ta guimbarde ? — J'vas r'layer. — Ça n'fait rien. T'as donc pas confiance ? Tu vois donc pas que t'as affaire à des gens d'la haute ! J'vais justement d'ce côté-là, laisse-moi monter, j'paierai un verre en route. » Le cocher ayant enfin accepté, Croquignol monta dans le véhicule.



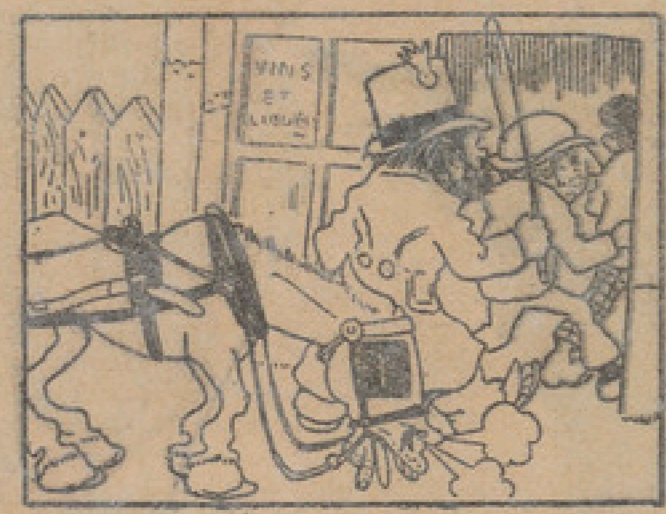
Il avait donné ses instructions à Ribouldingue et à Filochard qui, dès que le sapin se mit en route, s'installèrent derrière le fiacre. Aussitôt qu'on fut sorti des fortifications, Croquignol passa la tête à la portière pour avertir ses acolytes que le moment d'agir approchait.



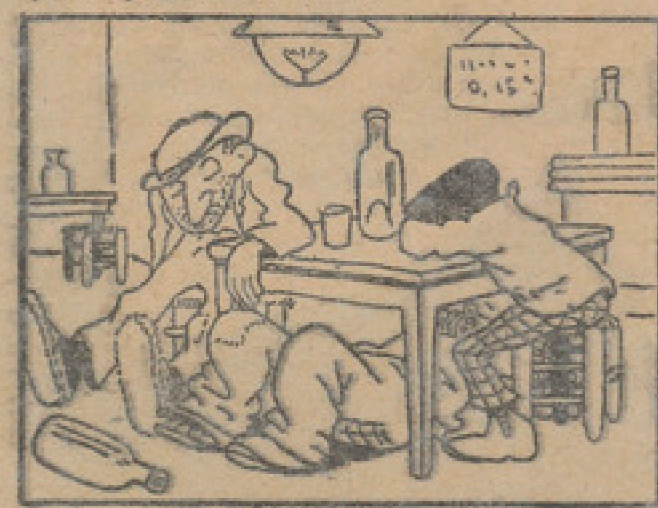
Au signal convenu, Filochard, s'étant glissé sur le toit du fiacre, plaça son foulard sur la bouche de l'automédon, tandis que Croquignol explorait les poches du cocher, qui fut soulagé de son porte-monnaie. Ribouldingue endossa sa livrée et grimpa sur le siège, tandis que Filochard et Croquignol prirent place dans la voiture.



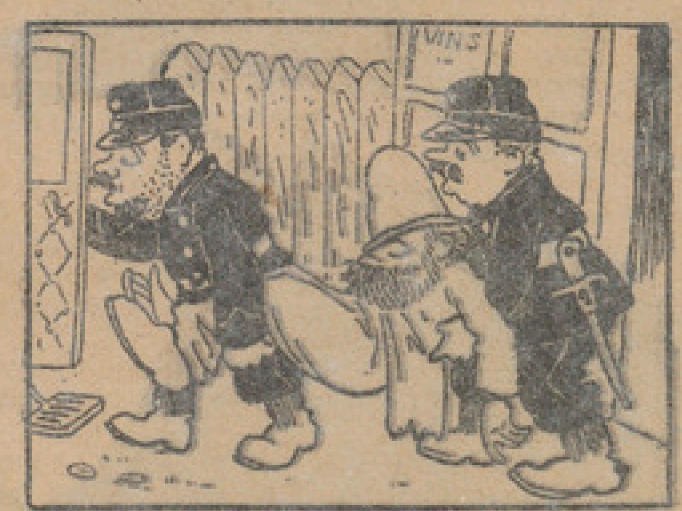
« Hue ! cocotte ! » A tour de bras, Ribouldingue tape sur le malheureux canasson. Les trois compères se félicitent d'avoir réussi à s'emparer de l'équipage et le fiacre se dirige, ventre à terre, vers le coin de banlieue où habite le bistro qui a gagné le gros lot de la loterie du sanatorium d'Asticot-sur-Brie.



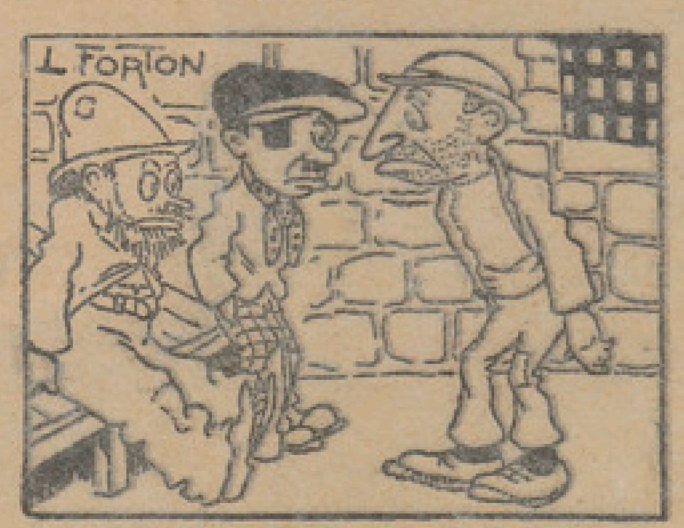
On arrive à la tombée de la nuit. Laissant le véhicule et leur conscience devant la porte de l'établissement, Croquignol, Ribouldingue et Filochard pénètrent chez le « chand de vin » et se font servir à boire et à manger en attendant le moment propice pour bâillonner le patron et le dévaliser



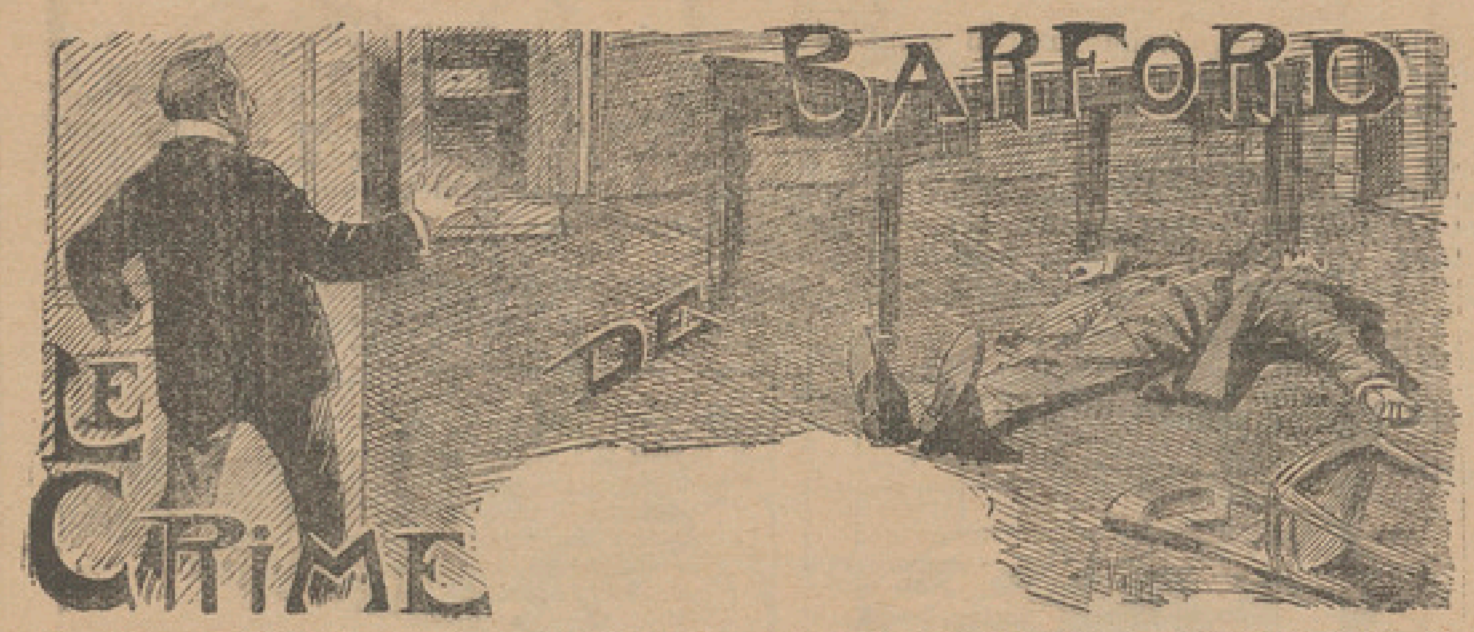
Les trois copains vidèrent de si nombreux litres qu'en peu de temps ils furent complètement ivres et laissèrent échapper quelques paroles imprudentes Le patron les entendit et s'empressa d'aller chercher a police pendant qu'ils cuvaient leur vin



Les agents, convaincus que les trois gredins dormaient, prirent leur courage à deux mains et les entassèrent dans le fiacre qui prit la direction du commissariat.



Le lendemain matin, Croquignol s'écria en se réveillant : « Quoi qu'ça veut dire ? On est bouclé ! Eh ben ! nous v'là propres. C'est pas tout ça, y s'agit de n' pas moisir ici ; faut trouver la façon de s'tirer des flûtes » *(Voir la suite page 16.)*



M. James Bartlett, un des plus riches financiers de Barford, petite ville de l'Etat de New-York, avait été trouvé assassiné dans son cabinet de travail. Le vol avait été le mobile du crime, car tout avait été bouleversé dans la pièce, et une somme importante, ainsi que de nombreuses valeurs, avait disparu.

La police avait été informée dès la découverte de l'assassinat, mais n'avait pu recueillir aucun indice permettant de suivre la moindre piste. Le soir du crime, M. Bartlett se trouvait dans son cabinet de travail situé au rez-de-chaussée sur le derrière de sa maison, et dont les fenêtres donnaient sur un immense parc.

Il était occupé à transmettre des ordres à son secrétaire particulier, M. Harry Reed, au sujet d'une affaire urgente.

M. Bartlett, ayant plusieurs lettres à écrire, avait congédié son secrétaire vers dix heures. Une demi-heure après, M. Harry Reed, ayant oublié quelques papiers qu'il devait consulter le soir même, était venu dans le cabinet de travail et avait été terrifié en trouvant M. Bartlett étendu sur le parquet, un couteau plongé dans la poitrine. Il était mort. La pièce était en désordre, le coffre-fort ouvert. Tous les efforts de la police pour découvrir la piste de l'assassin ayant été inutiles, l'affaire fut mise entre les mains du célèbre détective Dick Wilson.

Dès que ce dernier eut reçu les instructions nécessaires, il prit le premier train pour Barford. La maison de James Bartlett était située en dehors de la ville ; à son arrivée à la gare, Dick Wilson trouva le policeman qui le premier s'était trouvé sur les lieux dès que le crime avait été découvert, et qui avait été mis à la disposition du détective par l'inspecteur en chef de la police locale.

Dick Wilson se dirigea vers la maison de M. Bartlett, et, chemin faisant, il essaya d'obtenir quelques informations de Parker, le policeman qui l'accompagnait, mais ce dernier ne savait pas grand'chose et ne put guère le renseigner utilement. Ils arrivèrent à la maison et pénétrèrent immédiatement dans la pièce où le meurtre avait été commis.

Dick Wilson inspecta le cabinet de travail dans tous ses moindres détails.

— Hum ! murmura-t-il en marchant çà et là dans la pièce. Ah ! on dit qu'il n'y a pas d'indices ! Hum !

Le policeman le regarda avec étonnement inscrire rapidement quelques notes sur le petit calepin qu'il tenait à la main.

— Pas d'indices ? répéta encore une fois le détective ! Nous allons bien voir.

Puis, s'adressant à Parker :

— Vous avez soigneusement examiné cette pièce aussitôt après le crime et vous n'avez trouvé aucun indice, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Parker.

— Eh bien, écoutez-moi un instant, dit Wilson, en jetant un coup d'œil sur son calepin, et dites-moi si vous connaissez quelqu'un qui répond au signalement que je vais vous donner : Grande taille, forte corpulence, le teint bronzé, portant la barbe, fort comme un bœuf, tempérament violent, vêtu d'un complet en grosse étoffe anglaise, coiffé d'un chapeau de feutre mou, fume la pipe, est revenu depuis peu de temps des colonies, de l'Afrique du Sud, probablement.

Parker, les yeux grands ouverts, regardait avec étonnement le détective.

— Porte une lourde bague cachet au petit doigt de la main droite, et a dû se faire récemment une coupure à l'index de la main gauche, continua Wilson. Connaissez-vous cet individu ?

— Si je le connais ! s'écria Parker, stupéfait. C'est tout à fait le signalement de Frank Darby, le connaissez-vous ? L'avez-vous déjà vu ? Et est-ce lui qui a commis le meurtre ?

— Je ne le connais pas et je ne l'ai jamais vu, répondit Wilson, mais je vais le trouver et mieux encore, j'espère bien le faire pendre pour cet horrible forfait.

— Mais comment avez-vous pu deviner que c'est cet homme-là qui a assassiné M. Bartlett ? demanda le policeman, de plus en plus étonné.

— Oh ! c'est très facile, reprit le détective, c'est tout simplement une question d'observation et d'habitude. Regardez.

Wilson s'approcha de la haute cheminée en vieux chêne, et, avec un léger effort, parvint à appuyer son coude sur le dessus :

— Tenez, dit-il, je vais vous refaire le portrait de l'individu. Il devait être très grand pour avoir pu appuyer son coude sur le dessus de cette cheminée sans faire l'effort que j'ai été obligé de faire pour y poser le mien. Je vois cela à la poussière qui a été enlevée à l'endroit où il a posé son coude. Voilà un point éclairci. Il était grand. Maintenant, en recherchant dans la pièce tout à l'heure, j'ai trouvé ces quelques fragments de laine sur la cheminée, ces fragments de laine proviennent du frottement de sa manche contre le bord de la cheminée, et m'indiquent la nature de l'étoffe de son vêtement. Voilà pour le deuxième point. Il fumait la pipe en parlant, il fumait du gros tabac comme on en fume aux colonies, ainsi que le prouvent les fragments de tabac que j'ai trouvés près du garde-feu, voilà pour le troisième point. Il a voyagé à l'aventure, d'un pays à l'autre, donc il est bronzé ; comme un homme dans ces conditions ne se préoccupe guère de sa toilette, il ne prend pas la peine de se raser tous les jours. C'est pourquoi il porte toute sa barbe. Voici pour le quatrième point. Vous voyez, mon cher ami, que les choses sont très claires quand on les examine attentivement.

— Oui, monsieur Wilson, répondit machinalement le policeman, en le regardant avec stupéfaction.

— Ce doit être une affaire de chantage, continua le détective, l'individu devait connaître les affaires de M. Bartlett et a dû lui soutirer de l'argent à plusieurs reprises. Il se tenait debout contre la cheminée et a demandé de nouveau de l'argent à M. Bartlett qui lui a refusé. Une discussion est survenue. L'individu s'est emporté, et en causant a donné plusieurs coups de poing sur le dessus de la cheminée. Il en a donné trois : vous voyez les trois marques faites par sa bague sur le bois; chaque coup de poing était donné avec assez de force pour tuer un homme. Bartlett fut effrayé, et, pour le calmer, lui offrit du cognac dans ce petit verre. En plaçant le verre près de lui, l'individu posa sa main sur la cheminée, cette fois la main gauche ; on voit, par l'impression laissée sur la poussière, que l'index était enveloppé. C'est une chose très précieuse que la poussière, n'oubliez pas cela.

« Alors les deux hommes se sont calmés et se sont assis. M. Bartlett a ensuite offert un cigare à l'individu ; vous voyez, il en manque un dans cette boîte qui a été entamée exprès, et qui a été ouverte avec un large couteau de poche. Regardez la marque sur la boîte. Le meurtre a été commis avec ce couteau. L'individu ouvre lui-même la boîte, il prend un cigare et l'allume, puis il pose le couteau à côté de lui et s'appuie sur le bord de la table. Ils continuent à causer, M. Bartlett refuse encore une fois de donner à l'individu ce qu'il demande, ce dernier s'emporte et donne un violent coup de poing sur la table, ses doigts touchent le couteau, et, dans un accès de fureur, il poignarde M. Bartlett. Un instant il est paralysé de frayeur, il se verse un autre verre de cognac et en renverse sur le tapis. Puis il hésite. Devenant plus calme, il prend les clefs du coffre-fort dans la poche de sa victime, puis s'empare de ce qu'il contient, s'enfuit précipitamment sans être vu et disparaît par où il était venu, sans bruit, à travers le parc désert.

— C'est extraordinaire, s'écria le policeman, extraordinaire.

— Et voyez-vous, Parker, reprit Wilson, le temps était propice au meurtrier, une nuit sombre, pas de lune, il faisait sec, impossible de relever l'empreinte de ses pas sur le gravier de l'allée.

Je ne dis pas qu'il vint avec l'intention de tuer, mais il vint pour soutirer de l'argent au malheureux financier, et repartit après l'avoir assassiné. Puis il disparaît et croit qu'il n'a pas laissé d'indices derrière lui, alors que la pièce en est remplie et que tous ces indices indiquent le signalement de l'homme qui a commis le crime.

— C'est certain, dit Parker, et j'ai même remarqué que Frank Darby avait un chiffon autour du doigt la dernière fois que je l'ai rencontré dans la rue.

— A la main gauche ?

— Oui.

— Je le savais bien, c'est l'homme que je recherche.

— Mais, dit Parker, pourquoi M. Bartlett n'a-t-il pas crié ou sonné pour appeler à l'aide quand il s'est vu menacé ?

— Bartlett n'a pas appelé à l'aide, mon cher Parker, parce que Darby l'avait menacé de lui tordre le cou s'il jetait le moindre cri, et il n'a pas sonné parce qu'il était éloigné du bouton de la sonnette. Vous voyez où je suis en ce moment, juste où Darby devait être, de sorte qu'il se trouvait entre Bartlett et le bouton de la sonnette, et puis il peut y avoir une autre raison pour qu'il n'ait pas voulu d'abord sonner ou donner l'alarme. Darby était peut-être au courant d'une affaire ou d'une autre, et Bartlett avait espéré le calmer pour éviter un scandale. Mais, sans aucun doute, Darby, cette fois, lui demanda trop d'argent et alors vint la discussion qui lui coûta la vie.

Dick Wilson avait trouvé une demi-douzaine d'indices, et quoique chacun de ces fils fût bien mince, ils pouvaient se tortiller en une corde assez solide pour pendre Frank Darby.

— Maintenant, dit-il, se tournant vers Parker, qui est-ce, ce Frank Darby ?

— C'est un parent à Bartlett, un cousin, je crois, répondit le policeman, un individu qui était dans l'Afrique du Sud pendant la guerre du Transvaal, il revint ici, repartit de nouveau et est de retour depuis peu de temps

Il a été mêlé dans plusieurs affaires louches, là-bas.

— M. Bartlett n'a-t-il pas, lui aussi, été au Transvaal pendant un certain temps? demanda le détective.

— Je crois que oui, monsieur Wilson.

— Oh! je comprends : chacun d'eux en savait long sur le compte de l'autre, très bien, très bien. Allons, maintenant, il s'agit de trouver ce M. Darby.

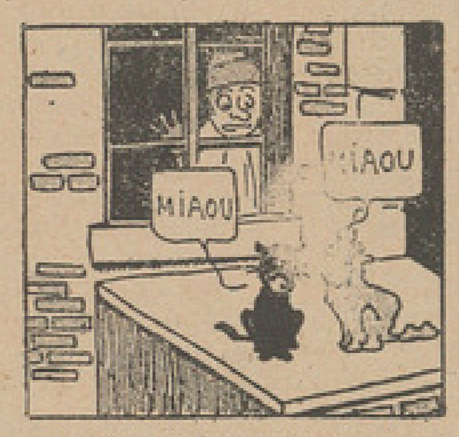
Peu après, l'assassin de M. Bartlett fut arrêté et avoua son crime. A l'aide de quelques fragments de laine, d'un peu de poussière et de quelques miettes de tabac, Dick Wilson avait trouvé son homme ; grâce à ces faibles indices, qui avaient échappé aux investigations de la police, l'habile détective avait réussi à mettre la main sur le meurtrier de James Bartlett, qui se faisait appeler Frank Darby, mais qui n'était autre que le fameux Godfrey Hunter, échappé de prison et recherché par la police pour de nombreuses escroqueries.

FORTUNIO.

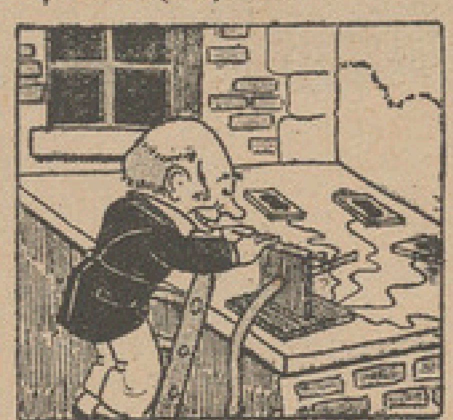
L'INVENTION D'ANATOLE DUPOIREAU



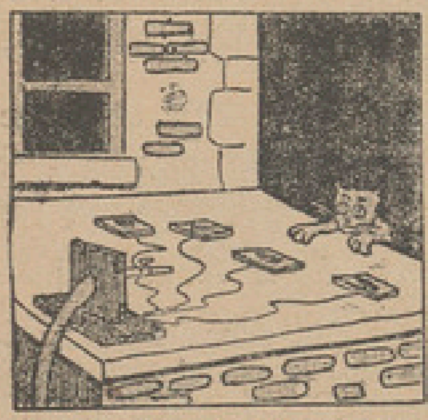
Anatole Dupoireau était furieux : depuis longtemps déjà, ses nuits étaient troublées par un vacarme épouvantable occasionné par les matous du voisinage.



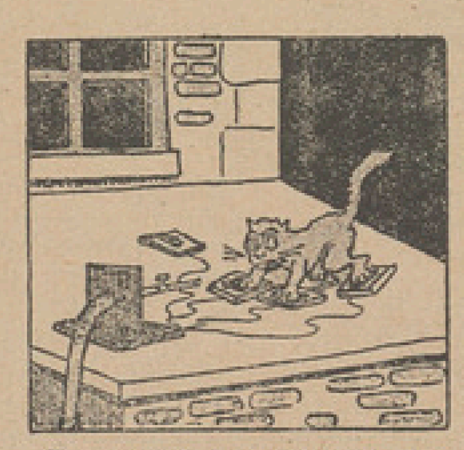
En effet, chaque nuit, les chats du quartier se réunissaient sur le toit d'un petit local situé juste sous la fenêtre de la chambre à coucher d'Anatole Dupoireau. Il résolut de mettre un terme à cet état de choses



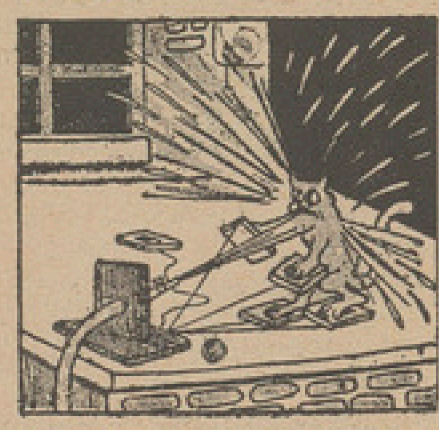
Après plusieurs journées de recherches, il combina un appareil pour mettre en fuite les trop bruyants matous. C'était un tuyau d'arrosage fixé dans une planche. Plusieurs petites planchettes, enduites de poix, étaient réunies au tuyau au moyen de cordes. C'était un truc ingénieux comme vous allez voir.



Le soir même, Dupoireau installa son appareil sur le toit du petit local. Bientôt un chat fit son apparition et grimpa sur la toiture.



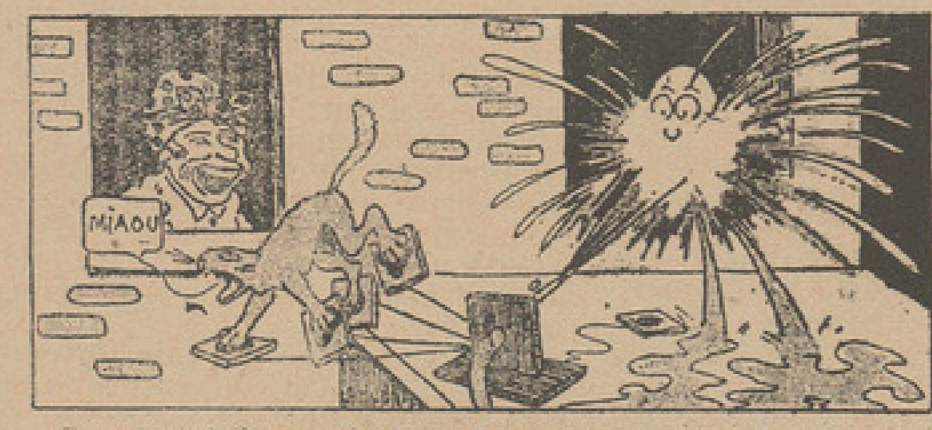
En passant les petites sur les planchettes, le chat fut tout stupéfait de se sentir collé par la poix, et ne parvenant pas à se délivrer, il commença à reculer pour essayer de se débarrasser des encombrantes planchettes.



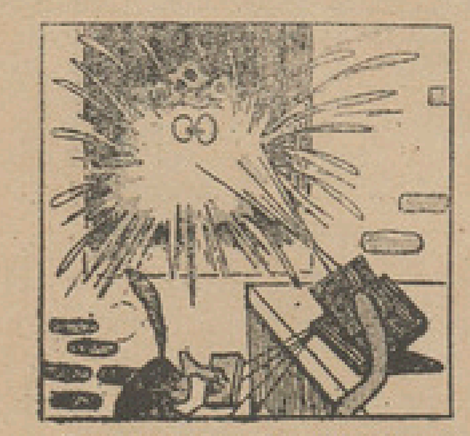
En reculant, il tira naturellement sur les cordes qui, au moyen d'un truc spécial, ouvrirent le robinet, et le malheureux matou fut aspergé de la plus belle façon. Et comme il ne trouvait pas cette douche de son goût, il se débattit avec force.



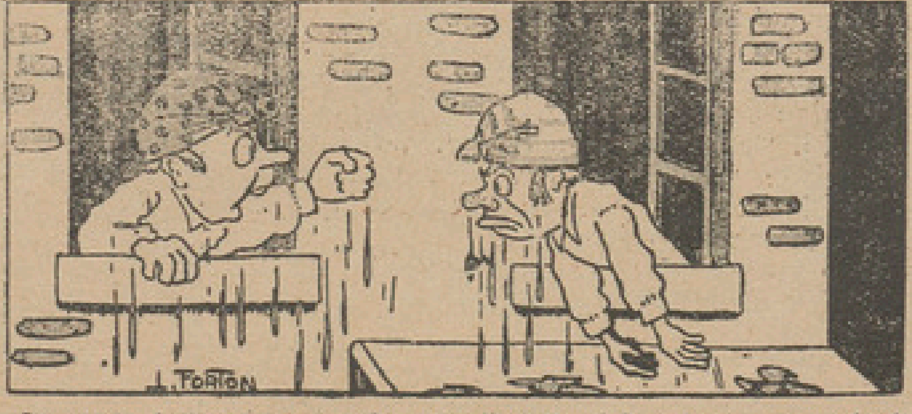
En entendant le bruit, Dupoireau ouvrit sa fenêtre et, tout joyeux, constata que son appareil avait fonctionné à merveille.



Son voisin, également réveillé par le vacarme que faisait le matou pour se dégager, ouvrit aussi la fenêtre de sa chambre pour voir ce qui se passait. Mais, à ce moment, le chat en se débattant fit tourner l'appareil dans la direction de Dupoireau qui reçut le jet en pleine figure. Le voisin devant ce spectacle amusant se mit à rire aux éclats.

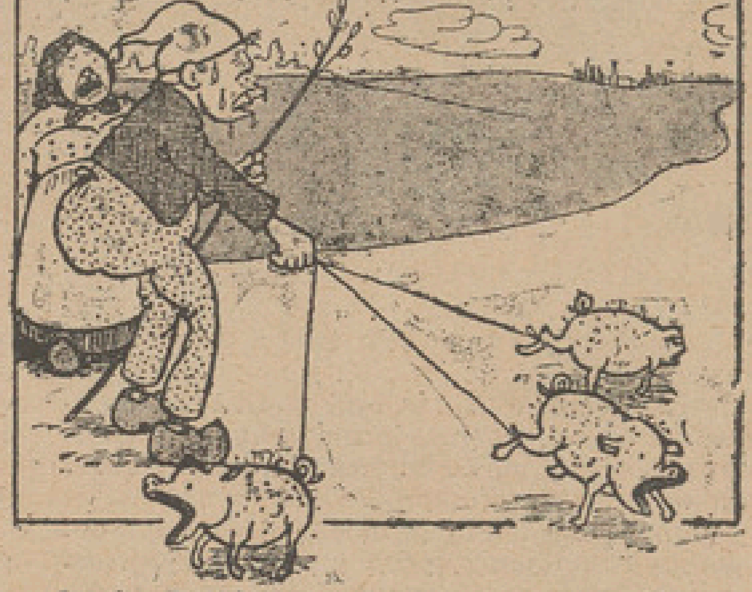


Ne parvenant pas à se débarrasser des planchettes, le pauvre chat affolé, sauta en bas du toit, en entraînant l'appareil, qui se trouva dirigé vers la fenêtre du voisin, qui à son tour reçut la douche dans la figure

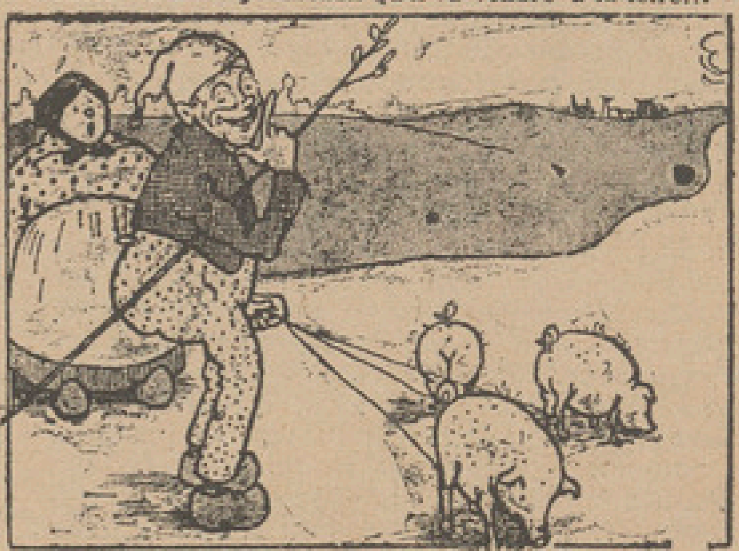


Le voisin, furieux, menaça du poing l'infortuné Dupoireau encore tout stupéfait de ce qui venait d'arriver. Depuis ce jour, Anatole Dupoireau ne cherche plus de nouvelles inventions pour se débarrasser des chats qui troublent son sommeil, et les matous du voisinage viennent comme par le passé sur le toit du petit local, pour charmer ses oreilles par leurs agréables sérénades

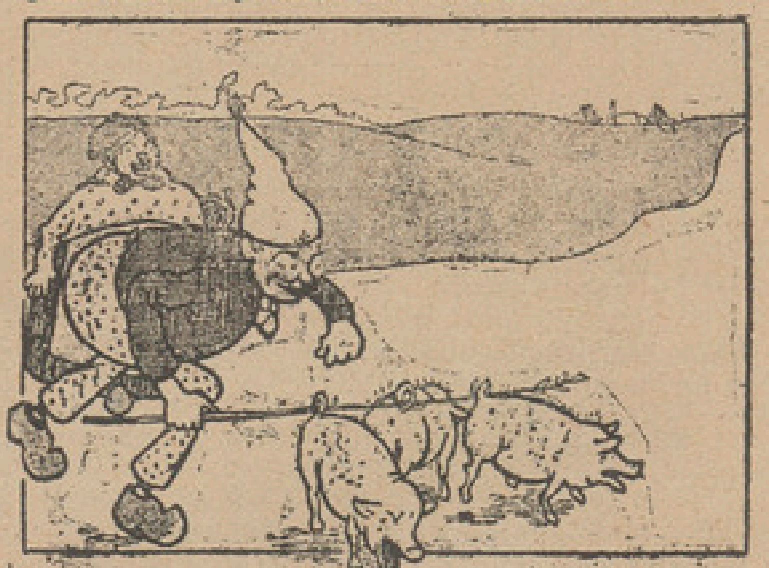
UNE RICHE IDÉE



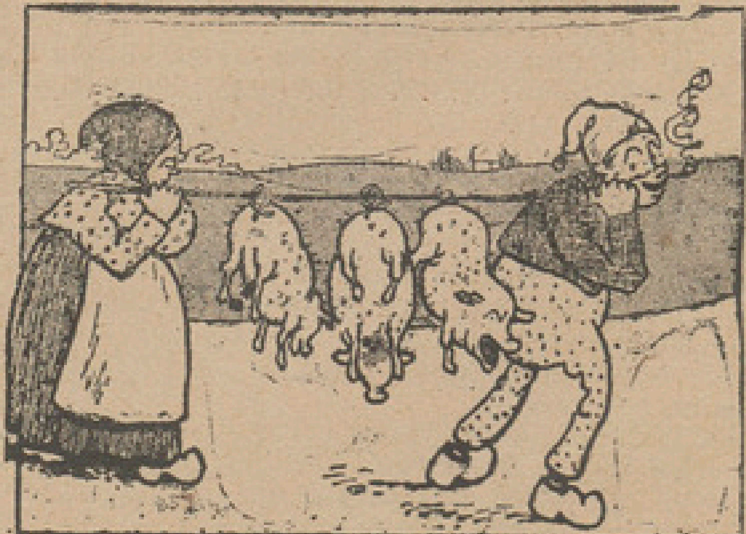
Le père Pamphile sue sang et eau pour essayer de faire avancer les trois pourceaux qu'il va vendre à la foire...



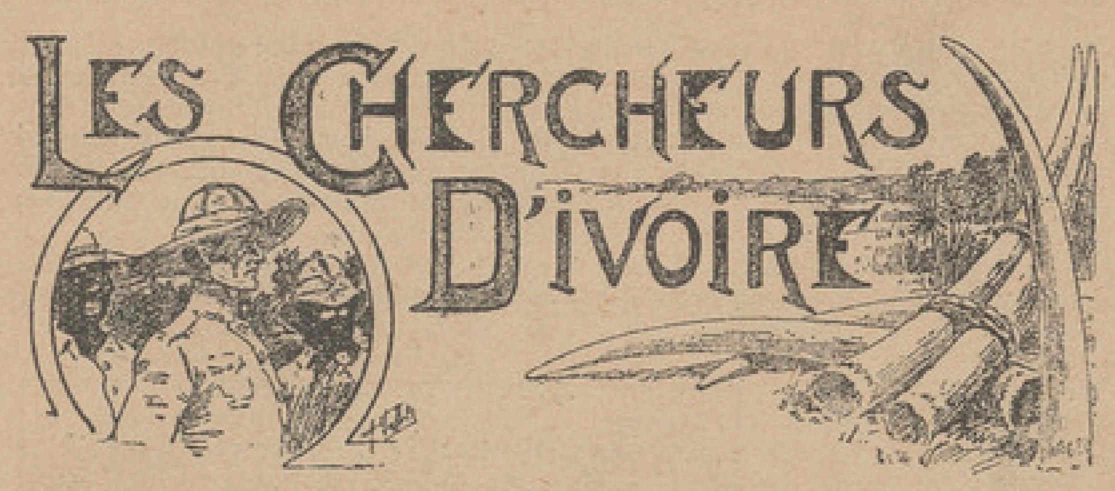
Les sacrés animaux ne veulent rien savoir et chacun tire de son côté. Mais le père Pamphile vient de sentir germer en son esprit une idée... une riche idée...



Il passe dans la boucle formée par la queue en tire-bouchon la branche solide avec laquelle il les dirigeait...



et les trois pourceaux sont ainsi, malgré leurs cris, transportés à la foire par Pamphile et sa femme.



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Le marquis Harley de Vallençais, pour des raisons de famille, cache son titre et sa grande fortune. Pour contenter son amour des aventures, il part chercher de l'ivoire au centre de l'Afrique, pour le compte d'une maison de commerce; il emmène avec lui plusieurs compagnons dévoués et énergiques qui sauront vaincre les périls du voyage : animaux féroces, attaques de sauvages, etc., dont les émouvants épisodes foisonneront dès qu'il mettra le pied sur la terre d'Afrique. Dans les chapitres précédents, l'on a vu se dérouler de tragiques aventures, car Harley est en butte à une double et mystérieuse persécution qui le vise, lui et sa compagne de voyage, Camille Sol. Celle-ci est poursuivie par des fakirs hindous qui ont manqué lui donner la mort d'une façon épouvantable; Harley a été sauvé par elle d'un poignant péril dû à la traîtrise de compagnons à la solde d'un cousin anglais qui veut le faire assassiner pour hériter à sa place d'un oncle milliardaire. Ici, nous le trouvons au débarquement sur la côte d'Afrique et ayant à se défendre de nouvelles trahisons.

VI

(Suite.)

— Qu'as-tu remarqué?

— D'abord, l'arrimage du chargement. Si je n'avais pas été là, mon drôle faisait tout disposer de façon que ça aurait été plutôt pour des gens ayant l'idée de naviguer la quille en l'air!... Et, fallait voir le mauvais œil qu'il m'a jeté quand je lui ai fait comprendre qu'un bateau, ça me connaît!...

— Pourtant, il a cédé?

— Fallait bien!... Je lui aurais plutôt fait prendre un bain la tête sous l'eau, vous comprenez!... Mais, plus tard, qu'est-ce que je le vois faire?... sortir tout son plus mauvais filin et, rentrer le bon... histoire que si qu'un coup de vent nous prenait, ce serait ma voile en sarabande!... Et encore, en ce moment, je ne sais ce qu'il trime avec le gouvernail, qu'il est en train de me tripoter ça d'une manière qui ne sent pas si bon!...

— Dites-moi! s'écria Pitache sérieusement alarmé. Nous n'allons pas embarquer dans ces conditions-là?...

Vallençais sourit.

— Mais si, mon bon ami! Cependant, soyez sans crainte, Victor et moi, nous ouvrirons l'œil, et vous le savez, les choses de la mer nous sont familières.

— C'est vrai, reconnut Pitache un peu rasséréné.

Néanmoins, ce fut le cœur rempli d'appréhension qu'il mit le pied sur le daou.

Tandis que Collin s'installait à l'endroit le plus favorable pour se rendre maître de la voile si le besoin s'en faisait sentir, Harley s'asseyait à côté du pilote.

Celui-ci, calme et assuré, annonça en hindostani qu'il était prêt à lever l'ancre. Harley lui répondit en cette langue qu'il connaissait à merveille, et qu'entendait également Camille Sol.

— Partons!... Nous avons même un peu trop tardé, car les autres embarcations ont une grande avance sur nous.

— Nous les aurons bientôt devancées, assura l'Hindou avec un sourire.

Cependant, le temps s'écoulant et la barque filant avec rapidité sur les vagues, non seulement la distance restait la même entre les daous de la troupe et celui des chefs, mais l'on prenait insensiblement une direction un peu différente.

Collin et Harley échangèrent un coup d'œil lorsque ceci leur devint évident.

— Pourquoi changes-tu de route? demanda Vallençais subitement.

Le pilote sourit avec tranquillité.

— Laisse faire ton serviteur... Ton embarcation, moins chargée que les autres et portant des seigneurs, doit arriver plus vite à terre.

— C'est pour te hâter, que tu prends cette direction?

— Oui.

Et l'homme étendit le bras vers une ligne, à l'horizon, où la mer écumait.

— Tu vois, ces brisants?... Les autres vont les éviter en faisant à droite un long détour... Nous, nous les dépasserons à gauche et nous gagnerons beaucoup de temps.

— Pourquoi les autres daous n'ont-ils pas suivi cette route?

Le pilote prit un air dédaigneux.

— Parce qu'ils sont lourdement chargés, que les ballots et les nègres encombrant le pont empêchent les manœuvres rapides, que nous, nous pouvons faire.

Très calme, plein de sang-froid, Harley se leva, rejoignit Collin, et à mi-voix, sans que sa physionomie perdit quoi que ce soit de son impassibilité, il dit :

— Tu avais raison, cet homme est un traître... Il nous conduit sur les écueils que l'on aperçoit là-bas.

La figure, pourtant expressive du jeune matelot, resta aussi imperturbable que celle de son chef.

Il comprenait que, vis-à-vis du pilote et des trois matelots hindous du daou, il ne fallait point laisser voir qu'on les avait démasqués.

— Et alors, les ordres, capitaine? fit-il simplement.

— Tant que ces gens demeurent tranquilles sur le bateau, c'est que le danger est encore loin... Je suppose que sous un prétexte quelconque une partie d'entre eux va passer dans le canot... Alors, il faudra agir...

Et, se penchant négligemment comme pour regarder l'eau, il acheva de glisser ses instructions dans l'oreille de Victor.

— Bien, capitaine, fit celui-ci.

Ensuite, Harley passa près de Camille Sol et lui apprit ce qui se passait; puis il fit signe à Soliman de venir prendre ses ordres.

Quant à Pitache, il préférait ne point l'instruire du drame en cours, la présence d'esprit et la dissimulation n'étant pas le fort du brave garçon qui, mis au courant, aurait certainement perpétré quelque gaffe.

Justement, à cet instant, d'un air nonchalant, l'un des Hindous hâla le canot en dérive à l'arrière et commença d'y déposer plusieurs corbeilles en paille contenant des lignes roulées.

Camille Sol approcha.

— Tu vas pêcher?

L'homme répondit affirmativement; et lui, ainsi que l'un de ses compagnons, descendirent dans le canot, rendant l'amarre, de façon à se trouver à dix mètres environ du daou.

A l'avant, le troisième matelot indigène préparait une sorte de grande nasse en bambou.

Une brise assez vive régnait; et le daou filait rapidement, fendant les lames courtes qui clapotaient sur les flancs. Un éblouissement venait du ciel d'un bleu d'indigo, du soleil déjà haut et du reflet étincelant de l'eau bleue à l'horizon, d'un vert de jade au ras de la barque.

Et, brusquement, le docteur Pitache crut avoir le cauchemar!... ses yeux s'écarquillant devant un spectacle incompréhensible pour lui!...

Portant à ses lèvres un sifflet de marine que ses doigts serrés rendaient invisible, Vallençais en tira un son aigu...

Au même instant, tandis qu'il coupait avec un poignard l'amarre du canot, Soliman faisait basculer le matelot hindou dans la mer, au profond de laquelle il sombra, sans un cri, comme une masse; et, d'un geste adroit, Camille, qui se trouvait tout auprès du pilote, lui jetait un nœud coulant autour du cou.

En trois bonds, Victor Collin traversait le bateau, et de ses fortes mains maîtrisait l'homme qui, bien qu'à demi étranglé, se débattait et poussait des cris rauques.

— Mon Dieu, mais, qu'arrive-t-il? cria le docteur éperdu, et se raccrochant des deux mains désespérément aux ballots sur lesquels il était assis.

La voile larguée claquait fortement et le daou, momentanément sans direction, était enlevé comme un bouchon sur les vagues.

Là-bas, les Hindous du canot, qui avaient distingué ce qui se passait sur le daou, se hâtaient de fuir, pagayant de toutes leurs forces.

— A toi, Soliman! cria Vallençais au nègre en lui désignant du geste le pilote. Ligote solidement et dépose-le à côté des ballots. Collin! à la manœuvre, attention!

Victor courut aux amarres, pendant que l'ancien officier de marine s'emparait de la barre.

En un instant, les bonds désordonnés de la barque cessèrent; la voile se gonfla, et l'on fila, de nouveau, d'une allure sûre et rapide.

Mais Harley regardait autour de lui avec inquiétude.

Quelque chose apparaissait aussi à Victor qui, la manœuvre requise par la voile exécutée, se penchait maintenant au bordage, examinant la surface de l'eau avec anxiété.

Pitache questionna, toujours bouleversé par les événements qui venaient de se passer :

— Mais, ne m'expliquerez-vous pas?... Pourquoi avez-vous traité ainsi ces hommes?...

— Taisez-vous donc! cria le chef avec une rudesse inaccoutumée. Nous ne venons de sortir d'un péril que pour tomber dans un plus grand! Du silence!... Il sera temps de bavarder si nous nous tirons de là!...

Le docteur retomba anéanti sur les paquets dont il avait fait son siège.

Il commençait à trouver que la vie était mouvementée au cours d'une exploration !...

Silencieuse et pâle, Camille s'était glissée auprès de Collin.

Il lui jeta un coup d'œil rapide.

— Mauvaise affaire ! fit-il à voix basse. Nous sommes tombés dans un maudit courant !...

Elle fut alors frappée de la vitesse vertigineuse de la barque, qui courait invinciblement vers cette ligne écumeuse dont le danger approchait visiblement !...

Elle comprit la lutte muette et énergique de ces deux hommes, l'un à la barre ; l'autre, les yeux attachés sur son chef qui, du regard, lui indiquait la manœuvre, qu'il exécutait aussitôt avec une prodigieuse rapidité.

Accroupi, Soliman guettait Collin, prêt à offrir l'appui de son bras solide.

Pas un mot ne s'échappait des lèvres de tous ces gens plus ou moins conscients du danger de mort qu'ils couraient. Au fond de la barque, l'Hindou ligoté demeurait également muet, un vague sourire de défi sur ses lèvres noires.

Durant près d'un quart d'heure, l'angoissante lutte se prolongea...

Enfin, l'allure du daou se ralentit ; les efforts d'Harley pour changer la direction aboutirent.

Les choses cédaient à sa volonté !

Subitement, la barque fit presque volte-face, et fila d'une toute autre allure, non plus emportée brutalement par une invisible force, mais légère et frémissante, cédant au souffle du vent, et obéissant au gouvernail.

Les traits d'Harley se détendirent ; il se souleva, respira largement, et sourit à Camille, dont le regard n'avait pas quitté un seul instant le visage tragique du chef de l'expédition.

Elle se leva.

— Cela va ?

Harley hocha la tête affirmativement :

— Oui.

Victor allongea une bourrade dans la poitrine du nègre Soliman, qui montra toutes ses dents blanches dans un large sourire.

— Tu sais, négro, ta peau vaut plus cher à l'heure qu'il est qu'il y a seulement dix minutes !...

Le noir se tâta comiquement.

— Moi, trop dur pour poissons !...

Maintenant, le daou coupait les vagues hardiment, reprenant la direction abandonnée naguère par le traître pilote.

Camille s'adressa à Pitache :

— Comprenez-vous enfin, docteur, que ce misérable que nous tenons prisonnier voulait nous perdre sur les rochers affleurant là-bas ?

Pitache hocha la tête, mal remis de ses diverses émotions.

— Oui, oui, je saisis !... Mais, tout à l'heure, votre façon de procéder m'a un peu suffoqué, je l'avoue !... Sapristi, quelle désinvolture vous avez !...

Et il faisait le geste de passer un nœud coulant, se frottant le cou comme s'il sentait le froissement d'une douloureuse cravate.

Camille se mit à rire.

— Dame ! mon cher, dans ces occasions urgentes, il faut de la hardiesse et de la promptitude !...

Les yeux du docteur cherchèrent le pilote couché.

— Et celui-là, que va-t-on en faire ?

— Ce que le capitaine voudra, bien sûr ! s'écria Collin, mais si c'était de moi, je ne serais pas long à décider !... V'lan, il irait rejoindre son camarade dans le bouillon !

La voix calme d'Harley s'éleva.

— Soliman ! n'oublie pas que tu es chargé des importantes fonctions de maître coq !... Fais-nous déjeuner, je te prie !...

— Voilà, voilà ! maître !...

Et le noir s'empressa de déballer les provisions, auxquelles chacun, même le docteur, fit honneur, avec un appétit que le danger couru semblait avoir aiguisé.

Le débarquement à Bagamoyo, petit port de la côte africaine, se fit à peine une heure plus tard que celui du reste de la flottille.

Lorsque tout fut déchargé sur la plage, avant de quitter le daou, Harley coupa les liens du pilote hindou avec son poignard, et l'abandonna sur sa barque, sans un mot, presque sans un regard.

Pitache restait ébahi.

— Comment, après ce qu'il a fait, vous le laissez ?... sans le questionner, sans le punir ?...

Harley haussa les épaules.

— Le questionner, à quoi bon ?... Il ne m'aurait certes pas révélé pour le compte de qui il agissait... Le punir ?... De quelle façon ?... Du moment que nous ne l'avions pas mis à mort immédiatement, que faire ?... Je ne suis ni un juge ni un assassin... hors le cas de lutte et de légitime défense, je répugne à tuer... D'autre part, nous ne sommes pas en France, mon bon ami, et je n'ai pas de gendarmes sous la main, pour appréhender les coquins et les conduire au violon !...

— C'est égal ! s'écria Pitache, pris d'une rage soudaine. Si je m'écoutais, je lui enverrais une balle de revolver dans le corps, à ce gredin !...

Cette explosion sanguinaire inattendue chez le brave garçon causa une explosion de rire générale. Même le nègre se tordait irrévérencieusement.

— Gardez vos balles pour une autre fois, cher ami, fit Harley. Vous aurez souvent l'occasion de vous en servir avant la fin de notre campagne, soyez-en sûr !

Grâce à la précieuse activité de Garino, le camp était déjà établi, confortable et pittoresque, dans un creux de la dune, où sourdait au pied des palmiers, une eau claire et abondante qui s'enfonçait sous les sables avant de rejoindre la mer.

Trois petites tentes contenant les lits de camp étaient dressées pour les chefs. Celle de Vallençais, qu'il partageait avec Soliman, le nègre ne le quittant jamais ; celle réservée à Camille et celle du docteur.

Plus loin, une grande tente à la mode saharienne abritait les couchettes des autres Européens.

Quant aux nègres, ils dormaient à la belle étoile, autour des foyers de leur cuisine. Les charges entassées demeuraient sous la surveillance d'une sentinelle relevée d'heure en heure.

Et c'était, dans le camp, une vie joyeuse, bruyante, des cris, des rires, des chants, des danses, une musique sauvage mais entraînante.

De la ville de Bagamoyo, de nombreux habitants venaient voir la caravane. Des femmes apportaient du lait, des œufs, des poules, des bananes à vendre.

Dans l'espace de deux heures, Garino et Duriot, qui connaissaient à merveille l'âme nègre et la manière de conduire une armée de porteurs avaient administré trois rudes corrections à des gaillards qui se glissaient dans les jardins environnants pour y dérober des légumes et des fruits. Ils avaient aussi fait une distribution si large de victuailles que de partout — même de la part des fustigés — s'élevait un concert de congratulations.



Et d'un geste adroit, Camille qui se trouvait tout près du pilote lui jetait un nœud coulant autour du cou

« Durs, mais généreux ! » disait-on des deux chefs d'équipe, ce qui était le meilleur compliment que l'on put leur faire, au point de vue noir.

Quant à Vallençais, c'était le chef suprême, très vénéré, très craint, et que, même avant d'avoir expérimenté son énergie, tout ce petit peuple estimait à sa valeur.

La nuit était venue avec la rapidité propre à ces contrées. Une nuit chaude, sans vent, au ciel bleu sombre piqué de myriades d'étoiles.

Camille et Harley vinrent s'étendre sur la plage, à quelque distance du camp, où se prolongeaient festin, chants et danses.

Le docteur Pitache dormait déjà d'un sommeil de plomb.

— Ecoutez, Harley, dit la jeune femme d'une voix soudain altérée. Il faut que je vous parle.

— Dites, mon amie.

— Vous savez avec quelle joie j'ai accepté de voyager à vos côtés... Vous ne doutez pas du bonheur que j'aurais à continuer cette existence aventureuse et libre.

— Je n'en doute pas... Nous avons tous deux du sang de bohémien dans les veines, je parie !...

— Eh bien, alors, vous ne m'en voudrez pas si je vous dis que je désire m'arrêter ici... vous quitter dès demain...

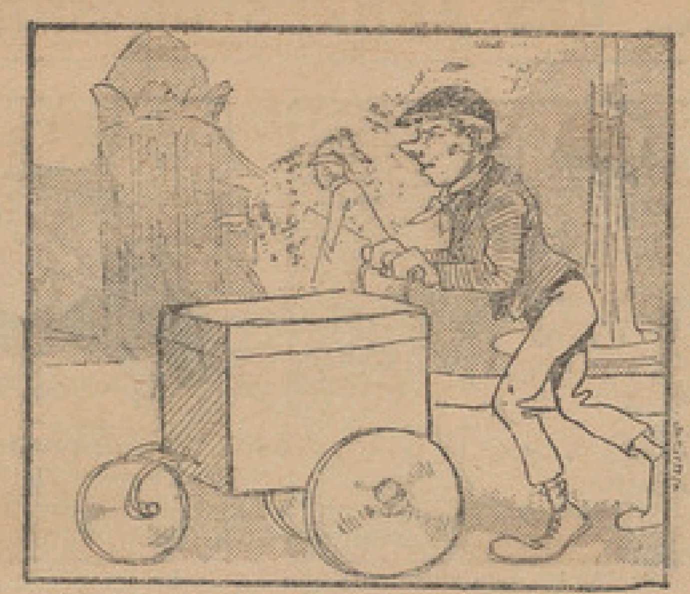
Un instant de silence régna. Harley fumait une cigarette, absorbé. Enfin, il dit :

— Si je pénètre bien votre pensée, Sol, vous voulez m'abandonner à cause des deux aventures qui viennent d'arriver... Votre enlèvement, le naufrage manqué...

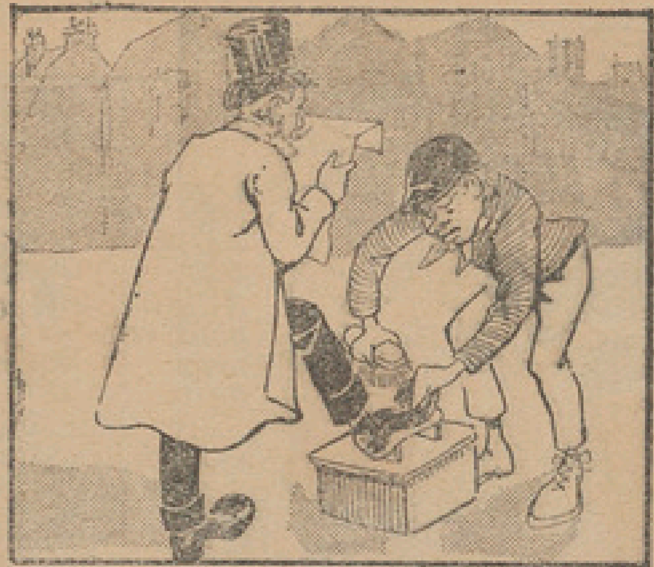
Elle l'interrompit.

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

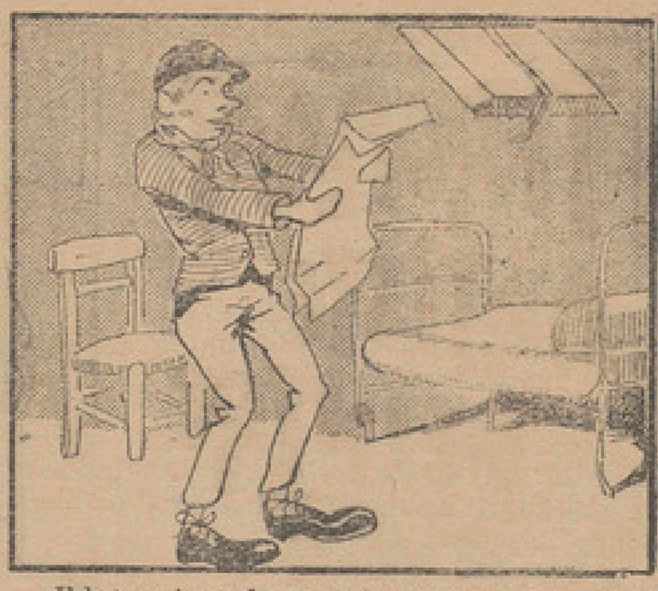
LA CHASSE AU TIGRE



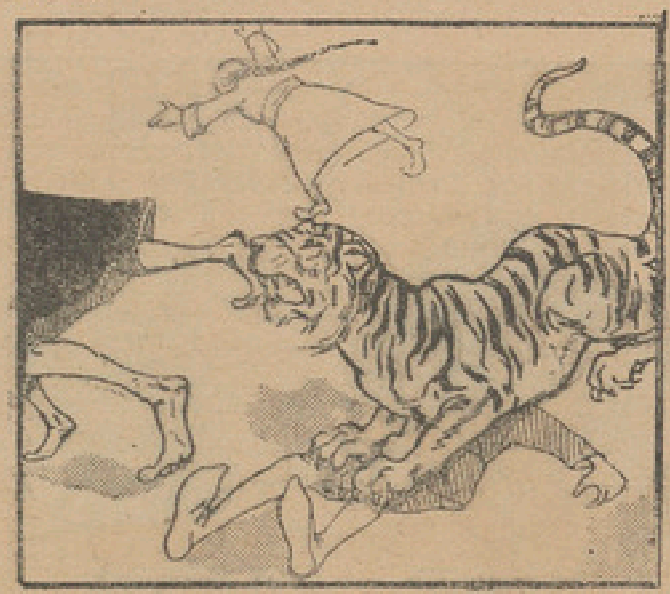
Nicodème Boulingrin était un malheureux porteur de journaux qui parvenait à grand'peine à gagner quelques sous par jour pour élever sa famille.



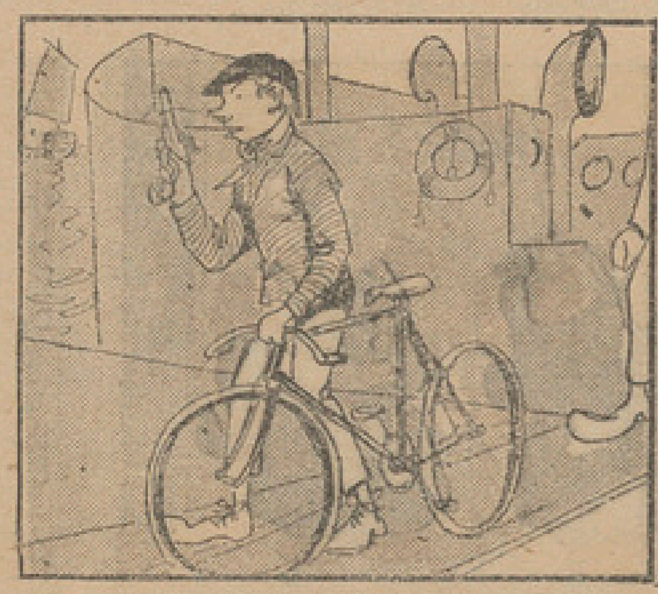
Il avait essayé différents metiers pour se sortir de sa misère, mais sans y réussir.



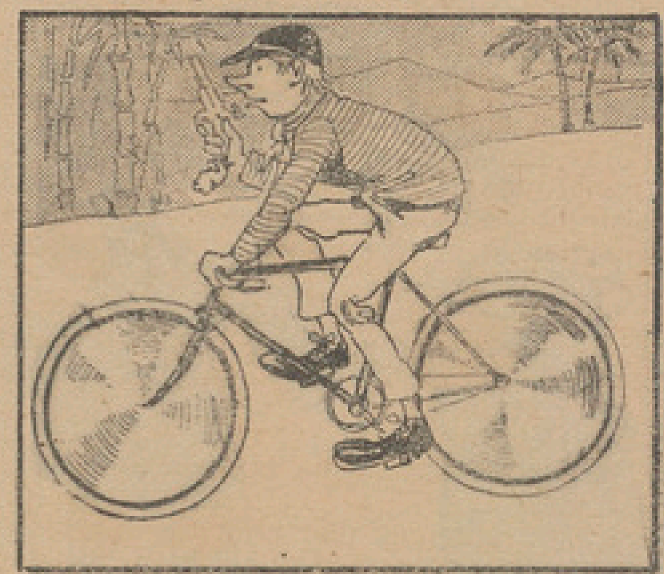
Il lut un jour dans un journal que le gouvernement chinois offrait un million à celui qui delivrerait la province de Ki-Ka-Fé O-Po d'un tigre féroce qui la dévastait.



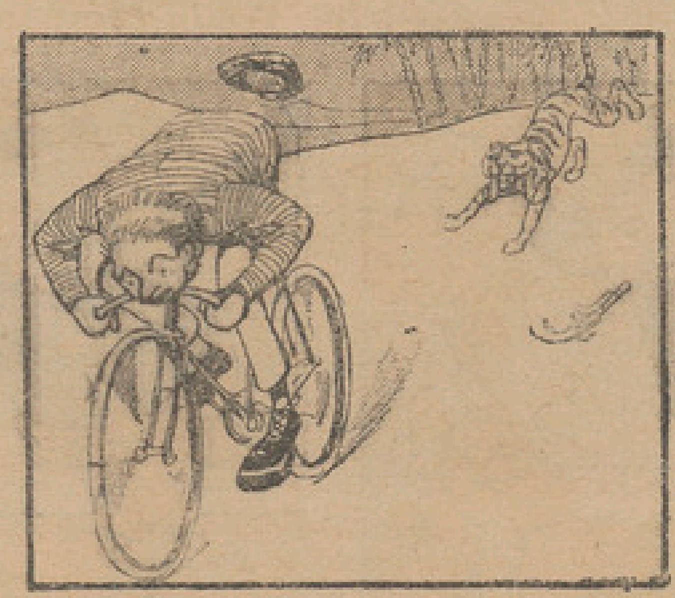
Plusieurs centaines d'habitants avaient déjà été dévorés et les autres n'osaient plus aller travailler dans leurs champs.



Boulingrin résolut de tenter la fortune. A force d'économie, il réussit à acheter une bicyclette et un revolver et un jour il s'embarqua à bord d'un paquebot sur lequel il travailla pour son voyage.



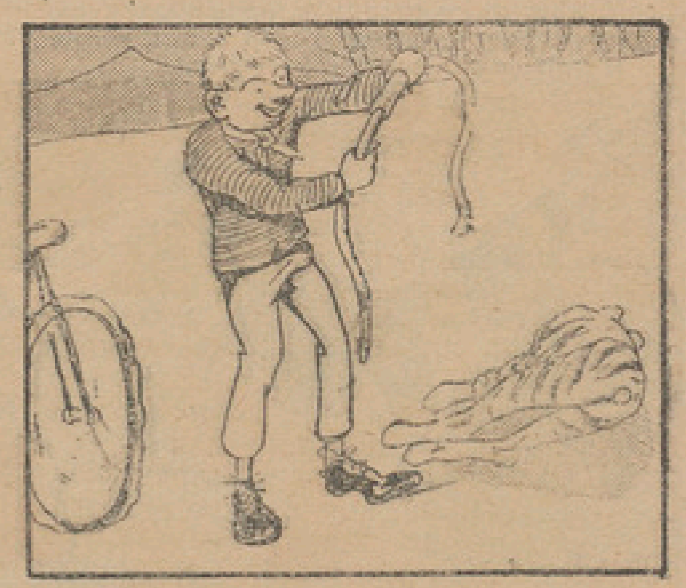
Aussitôt débarqué, il enfourche sa bicyclette et, revolver en main, il commence à explorer les routes de la province à la recherche du tigre



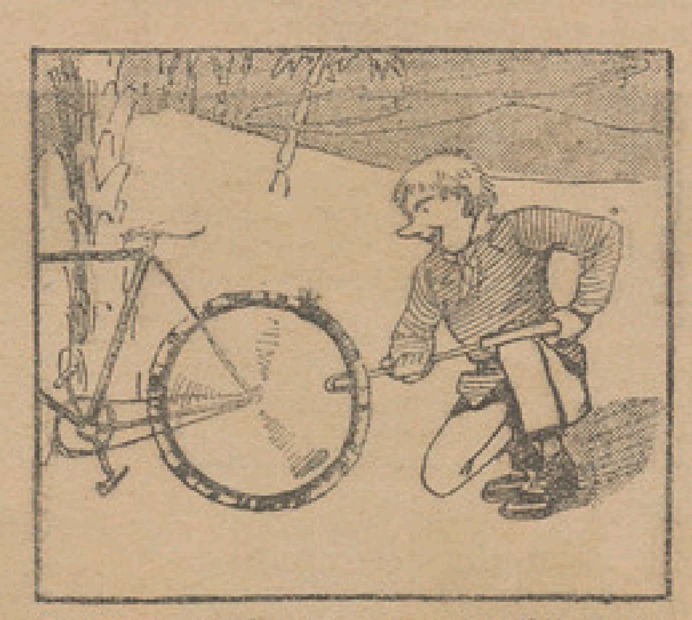
Tout à coup il aperçoit l'animal qui sortait d'un petit bois. Malgré lui pris de peur, il s'enfuit à toutes pédales et dans sa précipitation perd son revolver.



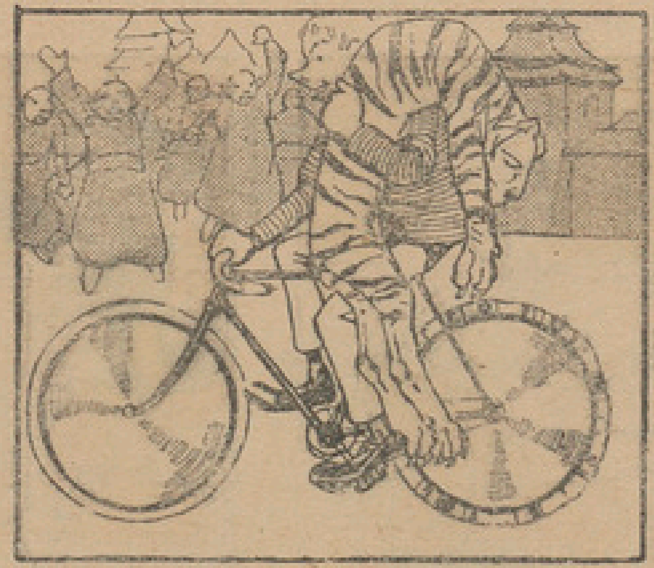
Malgré toute son ardeur, Boulingrin n'allait pas encore si vite que le tigre qui, en quelques bonds, fut sur lui et d'un coup de griffe sur la roue arrière creva le pneu. La détonation fit tellement peur à l'animal qu'il roula à terre foudroyé.



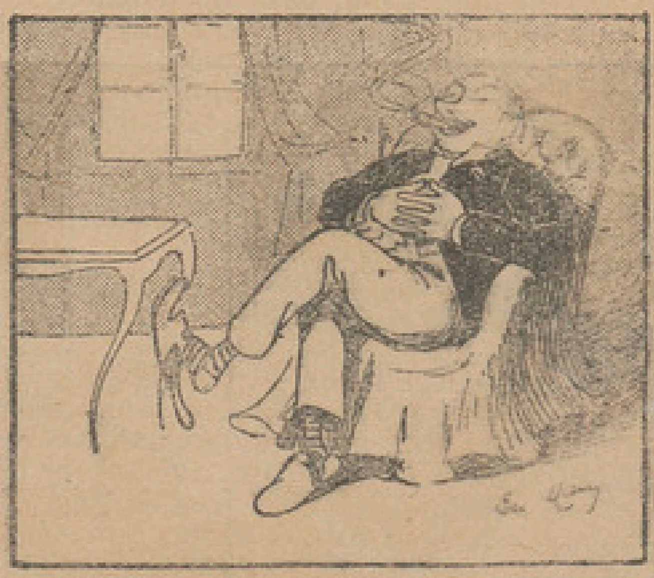
Boulingrin, heureux du résultat, saute à terre. Mais il ne savait comment faire pour s'en retourner, son pneu étant perdu. Tout à coup une idée lui vient. Il coupe la queue du tigre et la dépouille.



Puis, montant la peau sur sa roue, il l'attache solidement avec une liane et il gonfle son nouveau pneu en souriant de sa trouvaille.

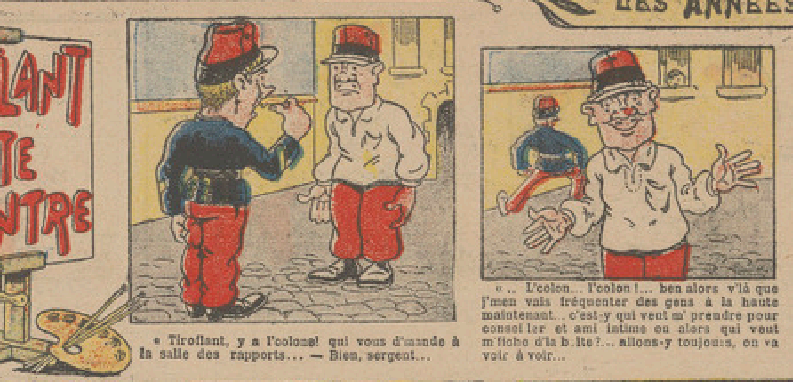


Puis, chargeant le corps du tigre sur son dos, il enfourche sa machine et arrive chez le gouverneur. En passant dans les rues tout le monde l'acclamait et le bénissait.

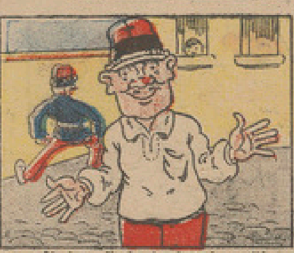


Le gouverneur tint sa promesse et lui remit le million. Aujourd'hui Boulingrin riche ne porte plus de journaux. Un de ses fils est à la tête d'une grande librairie, l'autre à l'École polytechnique. Il vit heureux au milieu de sa famille, grâce à son initiative et à son courage.

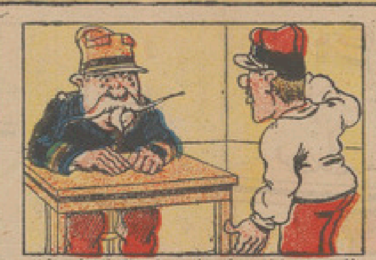
LES ANNÉES DE SERVICE DE THÉODORE TIROFLANT



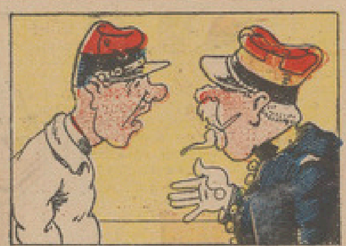
« Tiroflant, y a l'colonel qui vous d'mande à la salle des rapports... — Bien, sergent...



« .. L'colon... l'colon !... ben alors v'là que j'men vais fréquenter des gens à la haute maintenant... c'est-y qui veut m' prendre pour conseiller et ami intime ou alors qui veut m'fiche d'la boîte?... allons-y toujours, on va voir à voir...



Le colonel, d'un ton paternel : « Ah! vous voilà, mon ami, c'est bien. Hier, monsieur Tiroflant, en feuilletant un catalogue du Salon, j'ai vu votre nom. Je ne savais pas que vous étiez peintre, un grand peintre même, prix de Rome, médaillé!... Je vous félicite ... car, tel que vous me voyez, je suis un ami des arts... »



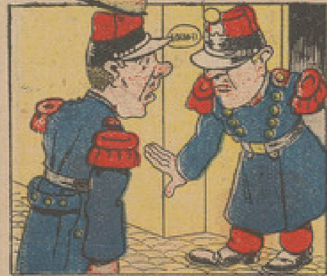
« .. Au fait, dites-moi... voilà : Je serais très désireux d'avoir mon portrait peint par un artiste tel que vous... aussi, comme le service vous donne des heures de loisir, vous pourrez les employer à travailler à mon portrait, vous viendrez chez moi... »



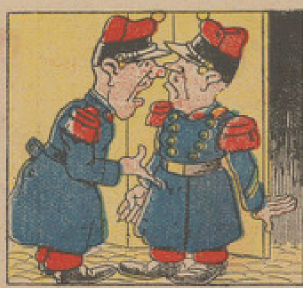
Tiroflant : « Mais, mon colonel, c'est que j'suis pas pein.. — Comment, comment, cela ne vous plaît pas?... Alors, c'est un ordre que je vous donne. Vous serez exempté de service et vous viendrez chez moi demain matin à 9 heures. Le capitaine Golard, qui lui aussi fait de la peinture, vous prêtera ce qu'il faut. »



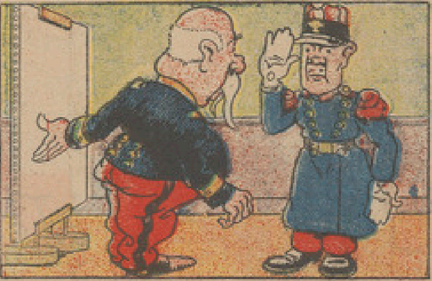
Ben! zut alors... en v'là t'y une idée qu'il a l'colon!... moi qu'a jamais touché à un pinceau de ma vie!... m'faire faire sa gueu.., pardon, sa figure, à moi, un cultivateur de la terre! C'est pas une raison pasqu'y a un peintre qui s'appelle Tiroflant pour qu'ça soit moi, pas vrai?... »



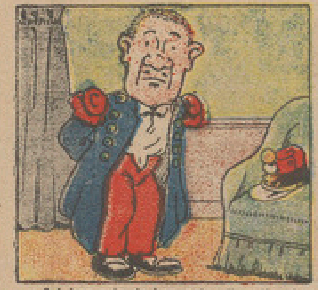
(Le lendemain matin, à 9 heures moins 2 minutes, Tiroflant se présente chez le colonel. Il y est reçu par le planton.) Tiroflant : « Quoi, de quoi on ne mon'e pas ? depuis quand? Non, mais tu sais, c'est pas pasque tu as un méchant galon rouge qu'tu peux m'monter l'coup, à moi, simple bibi de deuxième classe, par protection!...



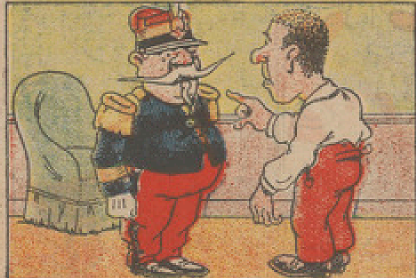
« Oui, mon vieux, j'y vas chez l'colon et pis même que tu vas m'faire le plaisir de m'annoncer sans hésitations ni murmures, et cela, de ta voix la plus suave et la plus douce!... »



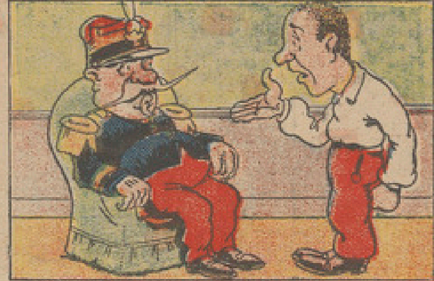
... «Ah ! vous voilà, Tiroflant ? C'est bien : vous allez commencer à travailler. Voyez, j'ai fait acheter une grande toile car je désire que vous me fassiez en « *pied* ». Attendez-moi une minute, je vais endosser ma grande tenue.



« Cré bon soir de bon soir, il y tient!.. Non, mais est il possible d'être obstiné à ce point! .. Après tout, j'vas l'essayer, ça m'coûte rien, au con'raire, pendant c'temps-là j'm'ennuie pas à la caserne. »



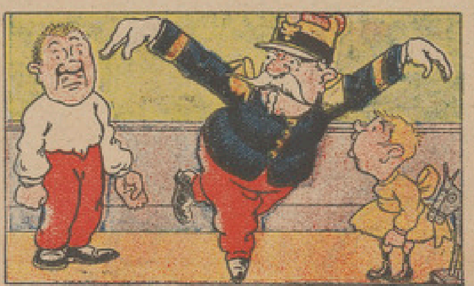
« Voilà, je suis prêt, Tiroflant. Où voulez-vous que je me mette?... — Tenez, mon colonel, prenez-vous par la main et portez-vous là, où vous ficherez vot' postérieur d'sur c'te banquette et tâcherez voir à n'pas bouger... »



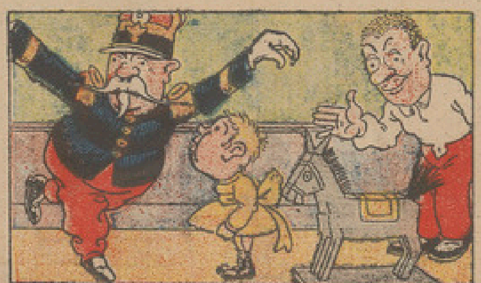
... « Voyons, sauf le respect que j'vous dois et que j'porte dans mon cœur, y faut pas faire une trogne comme ça; vous me regardez avec un air de deux airs qu'est pas chouet. Faites donc faire à vôtre margoulette un gentil sourire... Là... »



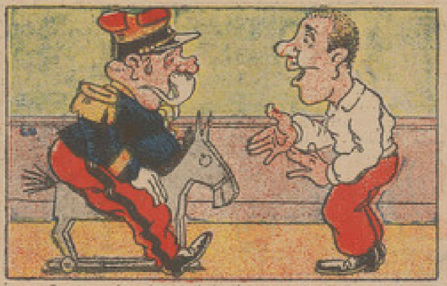
... « c'est pas trop mal, mais c'est pas pour vous faire des compliments, vous êtes mieux debout, vous êtes moins patapouf. Tenez, tournez la tête de ce côté... levez un peu la jambe... étendez le bras gauche dans un geste énergique... là... »



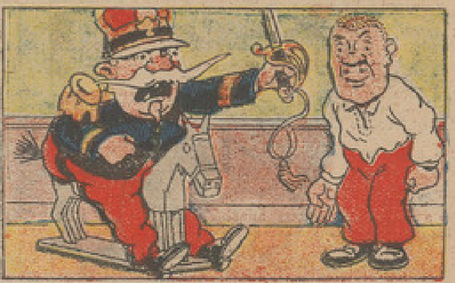
... « Bien, vous êtes tout à fait « *bath* ». Vous ressemblez à s'y méprendre à « *Ugénie de la pastille* », comme dit Lenflait, qu'est de Paris. Y a pas à dire, vous être quasiment pareil, même taille élancée même.. »



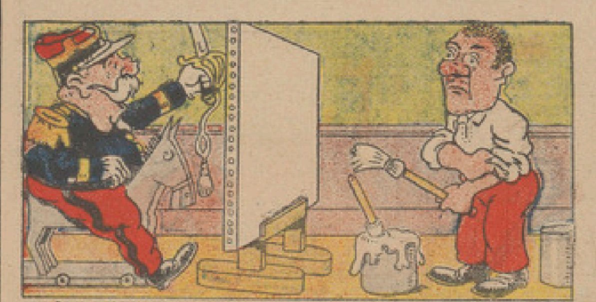
... « Hein, que vois-je, un canasson?... chouet ! j'men vais vous faire à cheval il est un peu petit pour vous, mais ça n'fait rien, y va servir quand même, pour la pose... — *Le fils du colonel :* « Prends garde, p'pa, tu vas t'envoler!... »



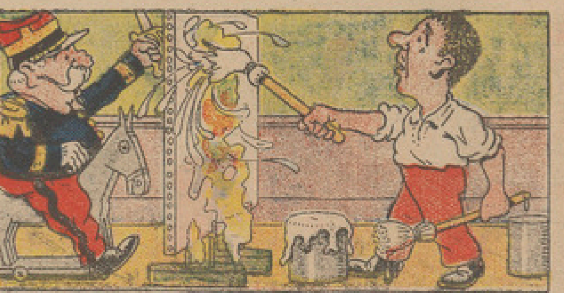
... « Prenez, enfourchez ce dada-là, que vot'gosse a eu la bonne idée d'amener ici. N'craignez rien, y n'est pas méchant. (*Le colonel, docile, croyant cette pose nécessaire obéit. Cela l'étonne bien un peu, mais la peinture et ses nécessités sont pour lui des choses si obscures !... et puis, un grand artiste tel que Tiroflant doit savoir ce qu'il fait.*)



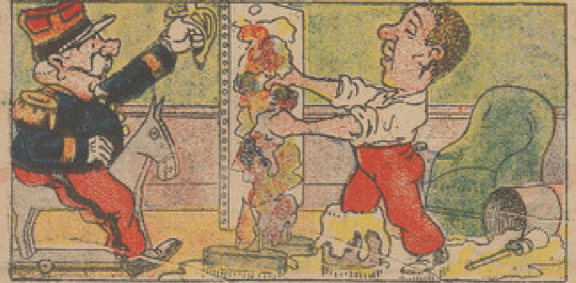
... « Maintenant, mon colonel, tirez vot'sabre et ouvrez bien grand vot'geule comme si que vous criez : « En avant ! » en montant à l'assaut des water-closets... C'est bien... ne bougez plus ou tout serait raté... »



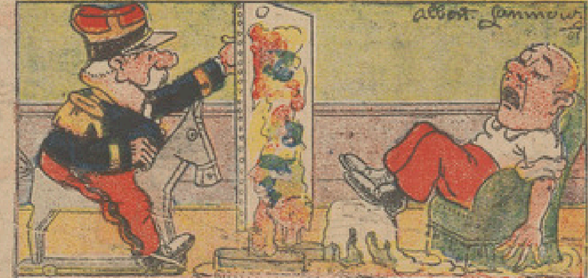
... Je vais prendre mes petits balais et avec l'aide de mon talent je vais peinturlurer sur c'te toile vot'attitude héroïque. »



... « Pis, vous allez voir, comme j'm'y prends pour faire un chef-d'œuvre, moi .. Et vlan... et vlan, faut pas avoir peur... voilà comment qu'on fait nous autres, les grrrands péintres. (*A part.*) Zut, j'suis dans d'beaux draps, si jamais j'm'en tire!... »



... (*Haut*). « Et pis on en met aussi avec les mains... au p'tit bonheur... pasque, des fois, par le plus grand des-z-hasards, ça peut faire quelque chose de bien.. Surtout, ne bougez pas, mon colonel ! .. (*A part.*) Ouf! c'est bien fatigant d'faire d'la peinturlure, j'vas m'reposer. »



(Tiroflant, derrière la grande toile où le colonel ne peut l'apercevoir, s'installe commodément dans un fauteuil moelleux « histoire de « roupiller un brin ». *En effet, il ne tarde pas à s'endormir tandis que le colonel, suant, soufflant — sa pose est horriblement fatigante — n'ose faire un mouvement de peur de compromettre la réussite du* .. « *chef-d'œuvre* » ..

(*A suivre.*)



Depuis dix-huit mois, Albert Croupeton, comptable dans une bonne maison, vivait avec la mère de sa femme. Je n'ai pas dit : en bonne intelligence, car c'était entre eux la petite guerre habituelle et traditionnelle de gendre à belle-mère. Certainement, dans maintes occasions, celle-ci eût crevé les yeux d'Albert et Albert eût dévoré l'appendice nasal de Mme veuve Panthère (c'était le nom de sa belle-mère) si la douce Suzanne, par une heureuse intervention, n'avait supplié son mari de garder son sang-froid et sa mère de prendre une tasse de camomille pour se calmer.

Ce jour-là, le repas de midi avait été relativement calme. Albert n'avait cassé qu'une assiette à dessert et Mme Panthère s'était contentée de jeter le fond de son verre à la face de son gendre... qui s'essuya stoïquement en disant : merci.

A une heure vingt-deux, comme d'habitude, M. Croupeton partit à son travail.

Mme Panthère demanda à sa fille :

— De qui est-ce la fête aujourd'hui ?

— De toi, maman, j'y pensais.

— Oh ! je le sais. Mais je doute que ton mari se le rappelle !

— Pourquoi ?

— Il a déjà oublié mon anniversaire et certainement il oubliera la Sainte-Julie... A moins que tu ne lui en aies parlé ?

— Non...

— Eh bien ! jure-moi de ne pas lui en souffler mot. Je verrai bien, ce soir, les attentions qu'il a pour moi. J'attendrai jusqu'au dessert. Là, seulement, je lui ferai des reproches, oh ! de tous petits reproches.

La douce Suzanne, certaine que son mari ne penserait pas à la Sainte-Julie, soupira à la pensée d'une scène pour le dîner. Elle les connaissait, les petits reproches de sa mère !...

Entre sept heures dix et sept heures un quart, M. Croupeton revint de son travail.

Comme à l'ordinaire, il souhaita bonsoir à tout le monde et attendit que l'on se mit à table.

— Quand je te le disais, — glisse tout bas Mme Panthère à sa fille, — pas seulement un bouquet de violettes de deux sous, pour l'intention !

Et, tout haut, à son gendre :

— Les fleurs sont rares aujourd'hui, dites Albert?

— Pas du tout, je viens d'en rencontrer une petite voiture, au bas de la rue... Pourquoi ?

— Pour rien...

— Vous aviez peut-être envie d'un bouquet ? il fallait me le dire, je me serais fait un plaisir de...

— Mais pas du tout, quelle idée !... On se met à table, Suzanne ?

— Oui, maman, je vais dire à la bonne de servir.

Profitant d'une courte absence de sa mère, Suzanne dit à son mari :

— Malheureux, tu n'as donc pas pensé que c'était aujourd'hui la fête de ma mère ?...

— Saperlipopette !... c'est grave !... elle ne me le pardonnera pas.

— Si ! tâche au dessert de réparer tout ça et de faire comme si tu avais attendu ce moment pour crier : Vive la sainte Julie ! elle sera contente et tu éviteras une scène.

— Tu as raison.

On se mit à table.

Mme Panthère garda les lèvres pincées, signe d'orage, alors qu'Albert se dépensa en amabilités, en prévenances, lançant de temps en temps cette phrase mystérieuse :

— Je ne sais pas, mais il me semble qu'aujourd'hui ça n'est pas un jour ordinaire...

— C'est pourtant un jour comme les autres ! grinçait la mère de Suzanne.

— Mais non, je me sens joyeuse... je me croirais au 14 juillet !...

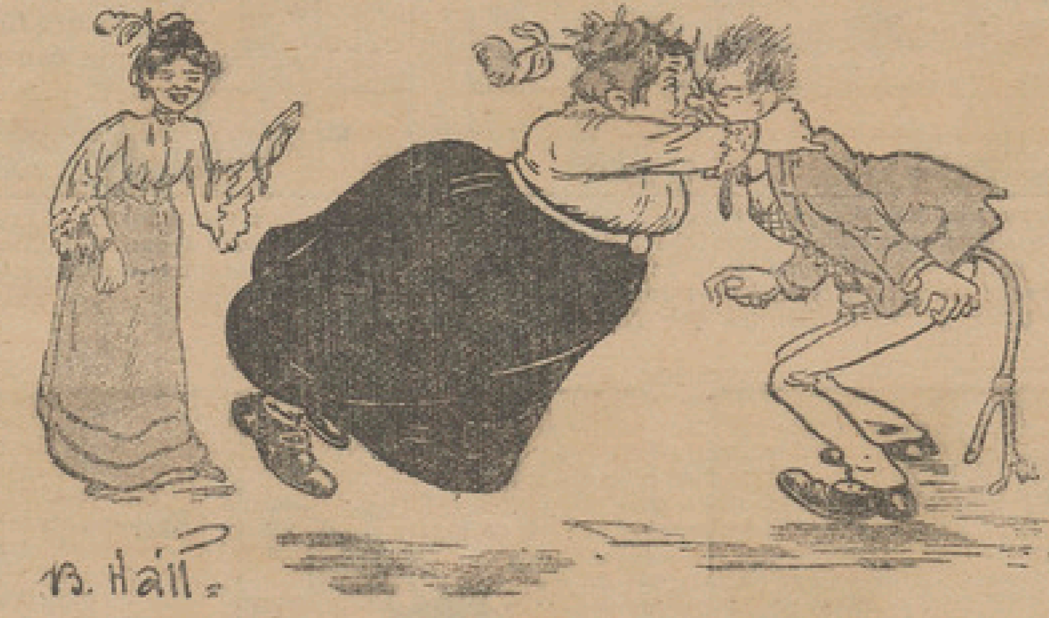
Enfin le dessert arriva.

Mme Panthère s'apprêtait à faire remarquer à son gendre qu'il avait oublié de lui souhaiter sa fête et Albert allait prendre son verre et crier : Vive la sainte Julie ! lorsqu'un coup de sonnette se fit entendre et chacun se demanda :

— Qui est-ce qui peut bien venir à cette heure-ci ?

La bonne vint dire :

— C'est un commissionnaire qui apporte un énorme bouquet et trois bouteilles de champagne pour Madame Julie...



— De la part de qui? demanda, haletante, Mme Panthère.

— Il s'est sauvé sans rien vouloir me dire... J'ai pensé que c'était une farce que monsieur voulait faire pour la fête de madame.

Tous les regards se portèrent vers M. Croupeton qui n'était pas le moins intrigué.

Les joues de Mme Panthère passèrent par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa puissante poitrine se souleva en des bonds désordonnés sous l'empire de la surprise et de la joie.

— Ah ! mon gendre ! suffoqua-t-elle, — vous avez fait ça ?...

Le mari de Suzanne voulut d'abord avouer franchement qu'il n'était pour rien dans cet envoi, mais il comprit que la désillusion de la pauvre femme serait si forte qu'il se laissa faire et répondit, bon enfant :

— Eh ! oui, belle-maman, j'ai fait ça !...

Mme Panthère, folle, se jeta dans les bras de son gendre.

— Oh ! Albert, mon Albert, pardonnez-moi ! dire que j'ai été assez méchante pour croire que vous m'aviez oubliée ! Oh ! non, je ne m'en consolerai jamais !...

Et elle pleura.

Abasourdi, Albert la consola, de son mieux.

— Vous me pardonnez, dites, mon gendre adoré ?

— Mais oui, belle-maman, je vous en prie, remettez-vous.

— Ces fleurs, ce beau bouquet, vous avez fait des folies ! et ces trois bouteilles de champagne ! Oh ! Albert, mon Albert, venez que je vous embrasse encore une fois !...

Le gendre se laissa faire en pensant :

— Cette femme, maintenant, va trop m'aimer !...

Remise de son émotion, Mme Panthère s'écria :

— Goûtons maintenant à ce champagne !

Le bouchon sauta avec fracas, la mousse d'or coula dans les verres :

— Vive la Sainte-Julie ! Vive la Sainte-Julie !...

On chanta, on dansa... Mais pourtant, Albert avait une peur bleue que l'on vint rechercher le bouquet et le champagne. Quelle catastrophe !

Heureusement, elle ne se produisit pas. Le commissionnaire qui s'était trompé d'étage — car il y avait une Mme Julie au-dessus du ménage Croupeton — fut persuadé qu'il avait accompli fidèlement la mission délicate dont on l'avait chargé.

Et, depuis ce temps, Mme veuve Panthère et son gendre vivent en excellente intelligence.

A quoi tient le bonheur ?...

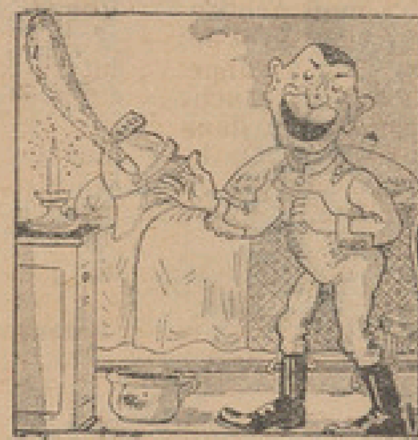
A une erreur, parfois.

MAURICE MARIO.

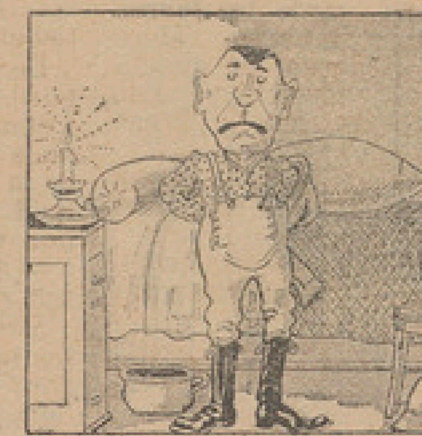




Y A L'FEU QUÉQU'PART !



Ah ! vrai, mince, c'qu'on s'est gondolé, au banquet de la Sainte-Barbe ! Oui. même que j'ai un chouette plumet, et avec celui de mon casque, ben, ça m'en fait deux, de plumets



Mais, sufficit, le couvre-feu a dû sonner y a déjà un p'tit moment, vu qu'il est quatre heures du matin.



Ouf ! ça fait du bien de s'allonger les tibias. Mais avant de me plonger dans les bras de l'orfèvre, et non pas de Morphée, comme y disait un imbécile de camaro..



... ben, donc, avant de me .. zut, je l'ai déjà dit ; mon vieux Sosthène Eliacin Pompamort qui est mon nom, tu rabaches, faudrait pas que tu fêtes tous les jours la Sainte-Barbe ! Alors, avant de me .. ah ! non, alors la barbe, et même la Sainte. . voilions, le capiston il a fait une brochure intéressante...



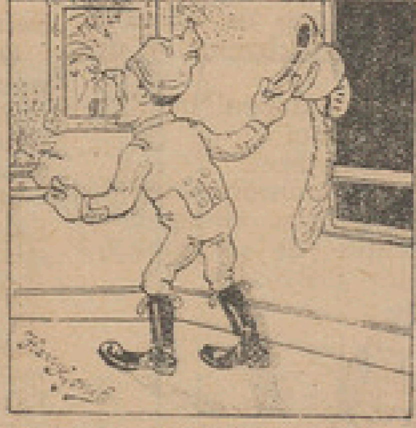
... elle est intitulée : « Les devoirs des sinistrés » Je vois là, un passage très juste « Les gens sur le point d'avoir un incendie devront aviser les pompiers au moins 12 heures à l'avance » Très juste, ça, mais, hum ! en fait de feu ça sent le roussi !..



Mais oui, qu'ondirait vraiment que mon nerf olfactif il est désagréablement chatouillé par l'odeur du feu qui brûle ! C'est peut-être bien l'épicier du coin ? Non . Cependant, sacré nom d'un tuyau d'arrosage, ça sent le roussi sûrement : a l'feu quéqu part !



Habillons-nous vivement, ça sent de plus en plus le brûlé !



Jetons un coup d'œil dans la rue .. Rien .. Tenons-nous cependant prêt à courir où le devoir nous appelle :, et mon casque ! posons-le martialement sur notre tête. Ah' !



.. mille millions de pompes, c'était mon bonnet de coton !

CHOSES ET AUTRES

UN EMULE DE SCŒVOLA

En 1867, Aurelien Scholl avait bâtonné M. X.., qui l'avait, paraît-il, menacé d'un couteau-poignard. Au tribunal, en maniant l'arme, le substitut s'était légèrement piqué à la main et, au même moment, il lisait dans le dossier, une plainte signée : A. Scholl.

« Il me revient de plusieurs côtés que le poignard avec lequel M. X... m'a poursuivi, est empoisonné par le curare ; il s'en est lui-même vanté, et la moindre piqûre du poignard doit donner la mort. »

On comprend l'émotion du ministère public. « La moindre piqûre doit donner la mort » et il venait de se piquer lui même ! Aussi s'empresse-t-il d'adresser cette question au propriétaire de l'arme :

— Dites-moi, monsieur X .., est-ce que la lame de ce couteau est empoisonnée ?

A ces mots, le prévenu se lève et saisit le couteau :

— Je ne sais pas, répondit-il ; mais nous allons le voir. Tenez.

En même temps, il s'enfonce la lame dans le dos de la main gauche.

A ce coup de théâtre à la Scœvola, on eut vite fait de juger la cause et le prévenu fut élargi tout de suite.

CONSEILS PRATIQUES

EAU DE LAVANDE ANGLAISE

Voici une formule d'eau de toilette d'une préparation facile et d'un prix modique. Dans un grand flacon mettez successivement.

Essence de lavande,......	12	grammes.
— bergamote....	12	—
— rose...........	6	gouttes.
— girofle........	2	—
— romarin.......	3	grammes.
Teinture de musc.........	3	—
Acide benzoique...........	2	—
Miel..........................	15	—
Eau de rose................	50	—
Alcool	500	—

Laissez macérer pendant 10 heures en agitant de temps à autre, après quoi filtrez

Causerie du DOCTEUR

Les amygdales.

Ce sont deux glandes, placées au fond de la gorge sur les côtés du gosier. Leur nom vient de leur forme et volume qui rappellent une amande, une douzaine d'orifices qui s'ouvrent dans des petites cavités secrètent un produit particulier, rappelant par son aspect et sa consistance le fromage blanc. Ce produit a une odeur désagréable chez les personnes atteintes d'engorgement des amygdales et c'est à lui qu'est due chez elles la fétidité de l'haleine. Dans l'épaisseur des amygdales on trouve aussi d'autres petites glandes qui sécrètent un mucus visqueux destiné à favoriser la déglutition des aliments ne lubrifiant le passage de la bouche et du gosier.

A l'état normal, les amygdales ne sont pas visibles au fond de la gorge, mais lorsqu'elles sont engorgées, elles augmentent de volume, s'hypertrophient, et forment deux saillies arrondies qui s'avancent l'une vers l'autre et peuvent dans certains cas, obstruer l'entrée des voies respiratoires. La respiration dans ces cas peut être très gênée, au point d'influencer la santé générale.

L'hypertrophie des amygdales est très commune dans la seconde enfance ; elle se rencontre de préférence chez les scrofuleux et lymphatiques particulièrement prédisposés à l'affection tuberculeuse.

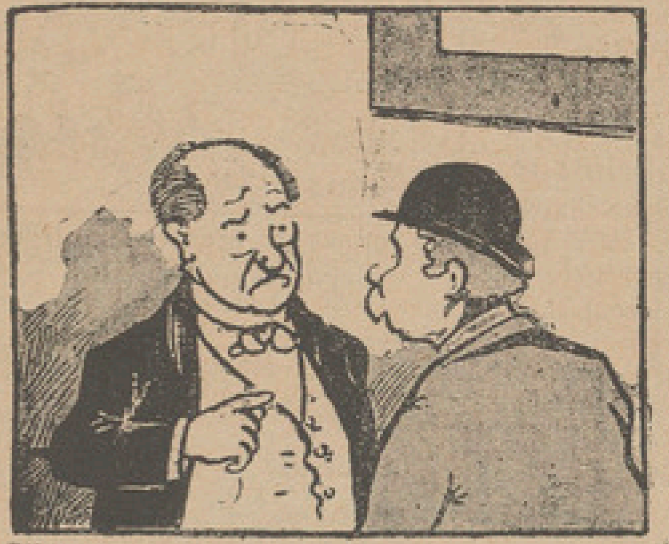
Cette petite affection des amygdales, leur hypertrophie chronique, en apparence affection bénigne a une influence très grande sur l'état général de l'enfant. Ce dernier commence à avoir souvent la bouche entr'ouverte le jour et la nuit, il ronfle pendant le sommeil et a une respiration bruyante à cause de la difficulté avec laquelle l'air passe dans les poumons. Cet air devient insuffisant pour la respiration, d'où développement défectueux de la poitrine avec déformation du thorax, rétrécissement de sa paroi antérieure et aplatissement des côtes. Bien entendu, la respiration insuffisante ne fournit pas assez d'oxygène, et l'enfant dépérit et devient souvent candidat à la tuberculose si on le délaisse dans cet état. En tout cas, la croissance est souvent compromise, les organes voisins, surtout les oreilles, se prennent de leur côté, s'enflamment, produisent du pus, qui peut être cause de surdité.

Les amygdales hypertrophiées présentent aussi un terrain très favorable pour toutes sortes de microbes pour les enfants qui respirent par la bouche, ce qui nous amène à rappeler ici cette règle d'hygiène d'une importance capitale : il est nécessaire d'habituer les enfants à toujours respirer par le nez, jamais par la bouche, qui sert dans ce cas-là de réceptacle à la poussière de l'air, avec ses microbes et devient ainsi le foyer d'infection pour l'organisme et surtout les voies respiratoires. Tandis que, en respirant par le nez ces germes se trouvent arrêtés par la muqueuse nasale et finalement expulsés avec les mucosités quand on se mouche.

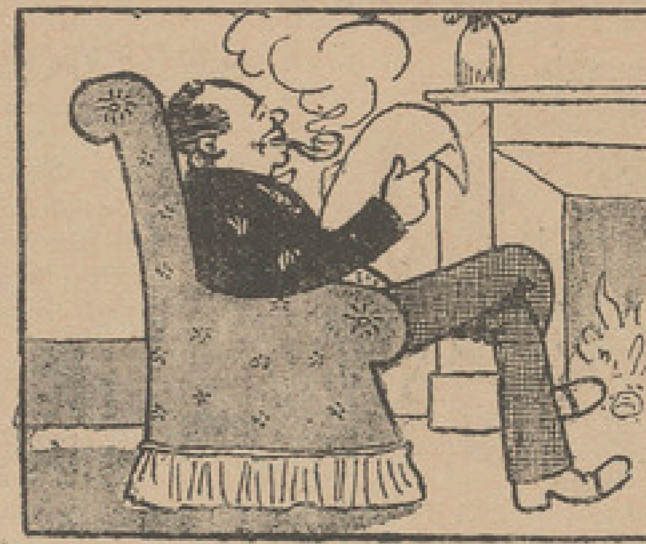
Le moyen le plus usité pour guérir les amygdales hypertrophiées consiste dans leur ablation. Il est certain que c'est un moyen radical et rapide, mais souvent il ne guérit que momentanément et les récidives sont très fréquentes. On emploie aussi l'électrolyse, les pointes de feu, moyens aussi très efficaces et inoffensifs. Mais le meilleur traitement, c'est encore le traitement de l'état général presque toujours compromis : l'huile de foie de morue, les eaux sulfureuses, les bains de mer, la *lécithine*, une alimentation concentrée riche en azote et sous un petit volume, sont encore les remèdes les plus efficaces.

Dr A. B

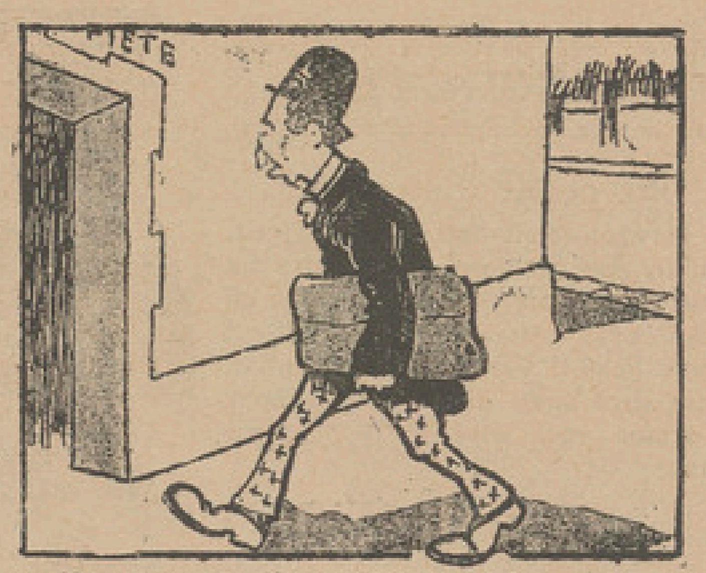
CÉLÉBRITÉ!... TU N'ES QU'UN MOT!!!



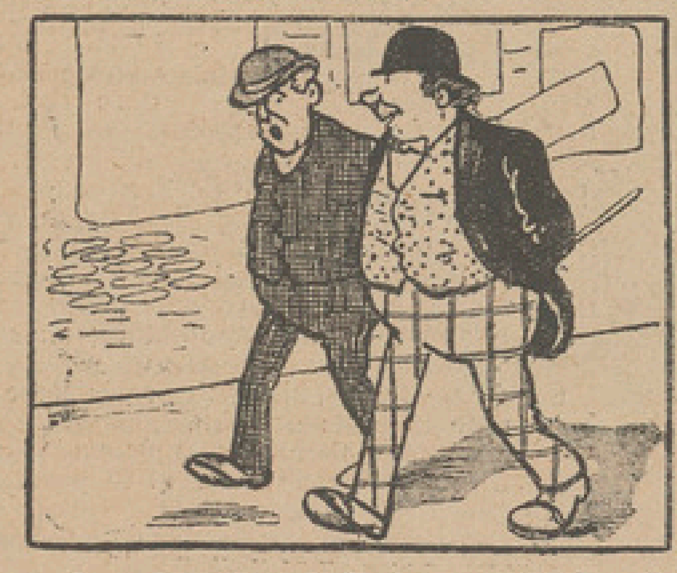
Vous me faites rire avec vos hommes célèbres dont vous vantez sans cesse les hauts faits... Peuh!... Dans ma vie j'en ai fait tout autant et peut-être même plus qu'eux.



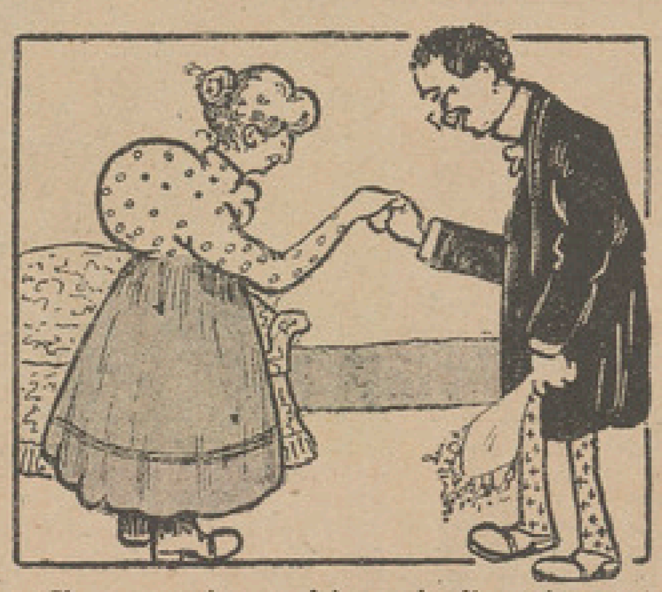
Il paraît que Milon de Crotone tuait un bœuf d'un coup de poing... Moi, *je tue le temps*, rien qu'en lisant mon journal et en fumant ma pipe.



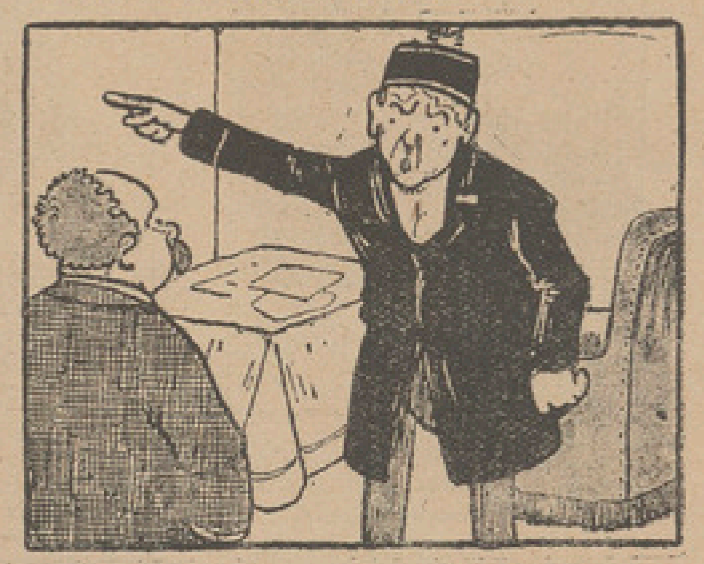
Napoléon est, dit-on, allé une fois au mont Saint-Bernard... On trouve ça épatant... Qui sait les fois où je suis allé au Mont-de-Piété moi... et je n'en suis pas plus fier pour ça.



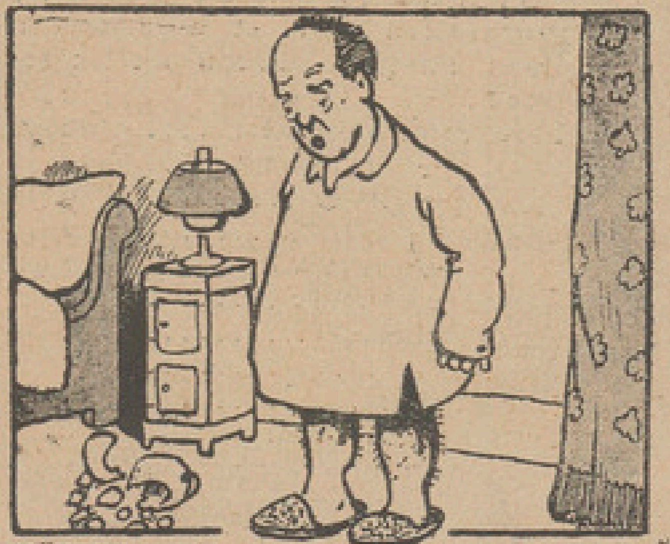
On parle toujours de Cincinnatus qui labourait son champ... mais, quand je veux fumer la pipe, *je la bourre* aussi... et pour bêcher les copains, à moi la palme!



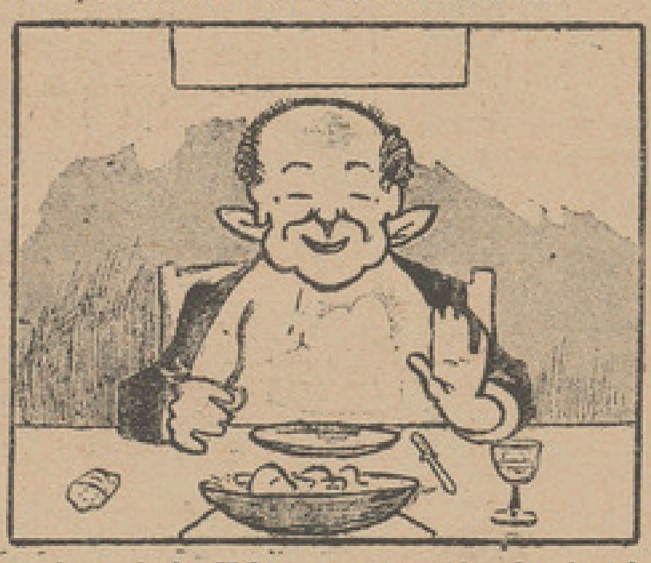
Il y en a qui pour faire parler d'eux, épousent des filles de milliardaires américains qui ont des villes entières qui leur appartiennent... moi, j'ai épousé une femme bossue parce qu'elle m'avait dit qu'elle avait une ferme *dans la Beauce*.



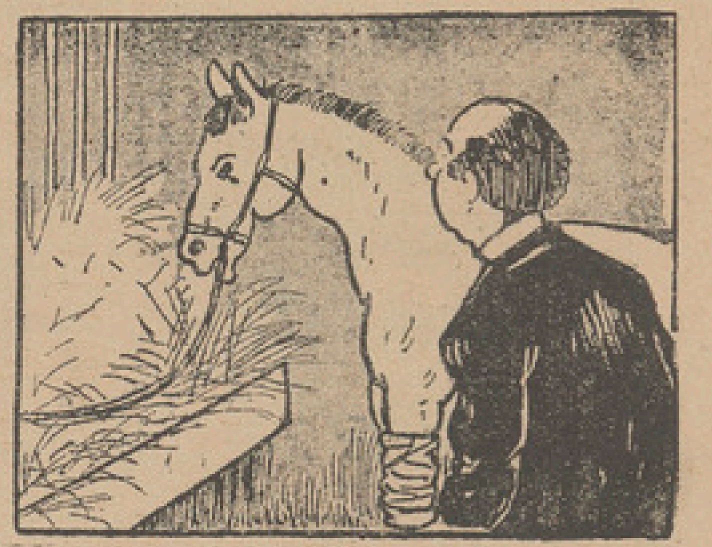
Henri IV est célèbre parce qu'il a fait révoquer l'Edit de Nantes... Ben et moi l'autre jour au bureau j'ai bien fait révoquer un de mes collègues!.



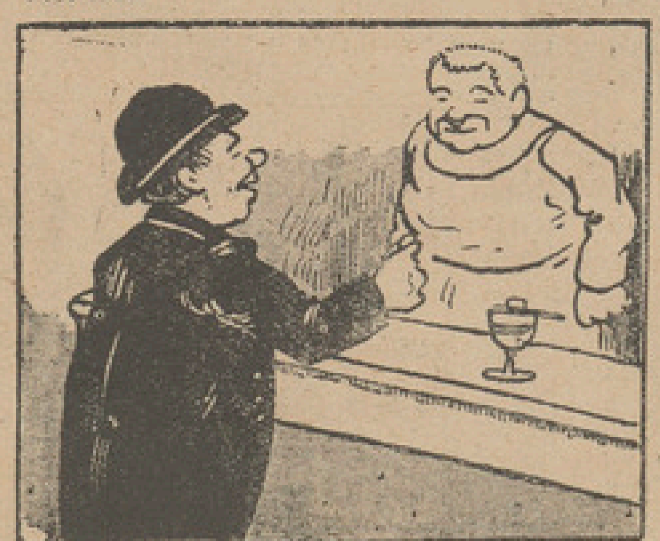
Clovis a brisé le vase de Soissons.. La belle affaire!... L'autre soir, en me couchant, j'ai bien cassé le vase de nuit... Ma femme m'a attrapé... c'est tout.



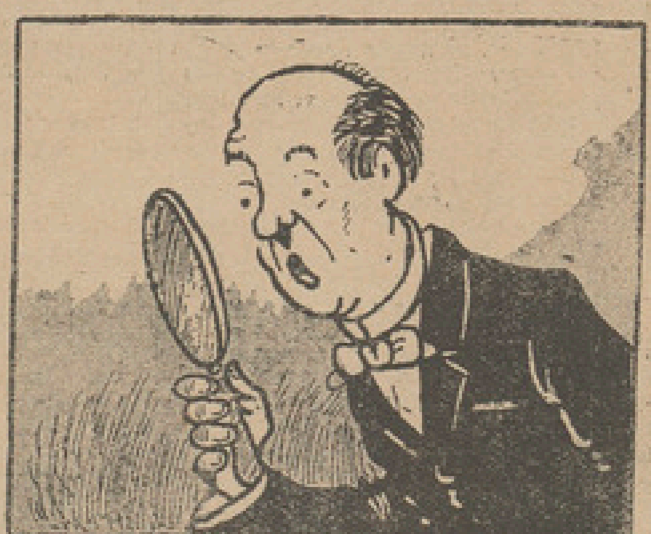
On parle des Hébreux parce qu'ils adoraient le Veau d'or... moi, j'adore le veau aux carottes... et on ne parle pas de moi pour ça!...



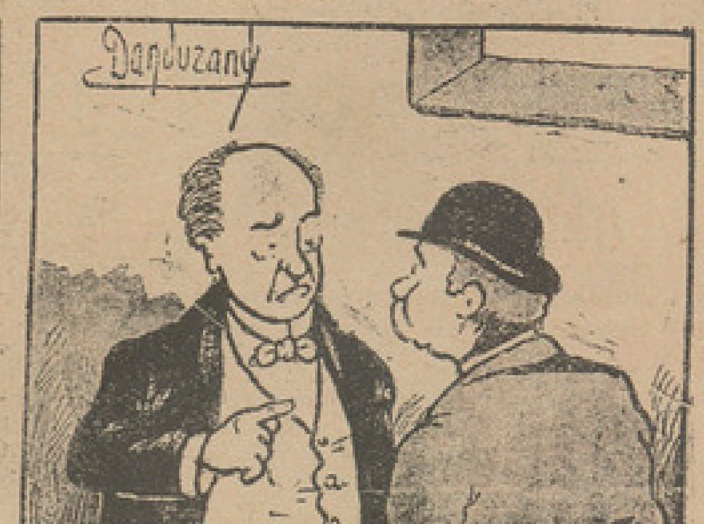
On a élevé des statues à Jeanne d'Arc parce qu'elle a fait couronner Charles VII à Reims... On ne m'en élèvera pas une parce que j'ai fait couronner mon cheval à Nanterre, l'autre jour.



On trouve épatant que Césaraitpassé le Rubicon... Quelle blague! Moi j'ai bien passé une pièce de quarante sous en plomb à mon bistro ce matin!.



On cite certains voyageurs, explorateurs, parce qu'ils ont vu la chute du Niagara... moi... je contemple bien avec effroi, tous les matins, la chute de mes cheveux et je n'en tire pas vanité!...



Eh bien, mon cher, malgré tout, si je n'avais pas eu un ami dessinateur qui mette mon histoire dans ce journal qui est lu dans le monde entier, je ne serais jamais devenu célèbre...

ANECDOTES

Une petite distraction.

Newton était tellement distrait, qu'un jour voulant faire cuire un œuf à la coque il prit sa montre en main, et au moment de plonger l'œuf dans l'eau il y plongea sa montre; sans être aussi distrait, le peintre Cormon peut dire qu'il l'est pas mal.



Un jour, une dame du monde vint poser pour son portrait. Le peintre l'installa près de son chevalet et la séance commença.

Quelques instants après, oubliant qu'il n'avait pas affaire à un modèle, Cormon se pencha vers la dame et cria :

— Dis donc, la goss... la g..., un peu à gauche.

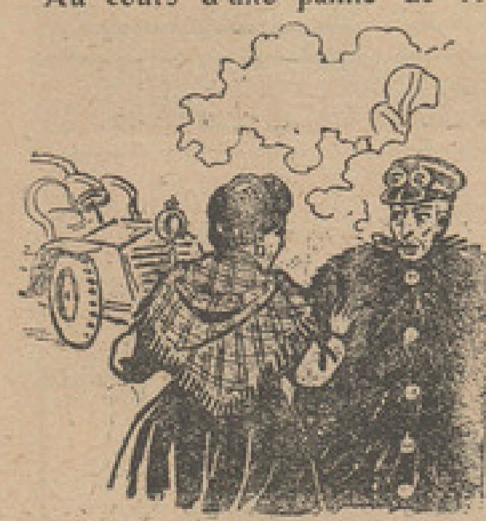
La dame sourit et, plaçant la figure un peu à gauche, questionna :

— Comme ceci, maître?

Une panne.

Le costume de chauffeur n'est, paraît-il, pas favorable au jeune roi Alphonse XIII.

Au cours d'une panne de son

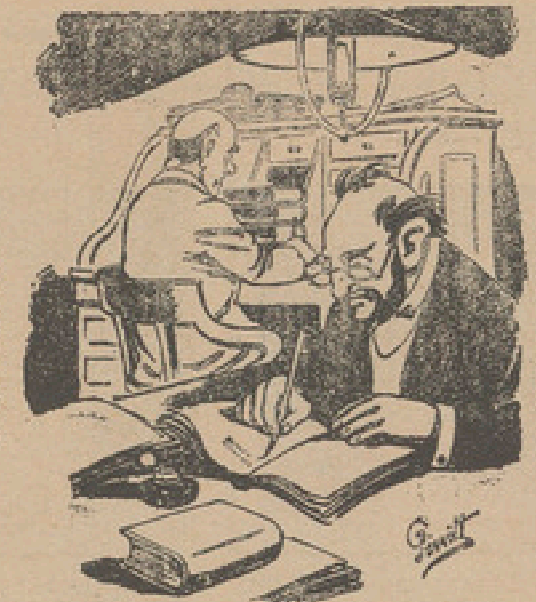


automobile, il fut amené à dire à une paysanne témoin de l'aventure qu'il était le roi.

La bonne femme le regarda des pieds à la tête, toisa sa peau d'ours et son épaisse casquette, puis, haussant les épaules, dit :

— Le roi! vous? ah, non alors, vous êtes trop laid pour ça!...

Alphonse XIII a dû trouver la dame un peu trop sévère, sans doute.

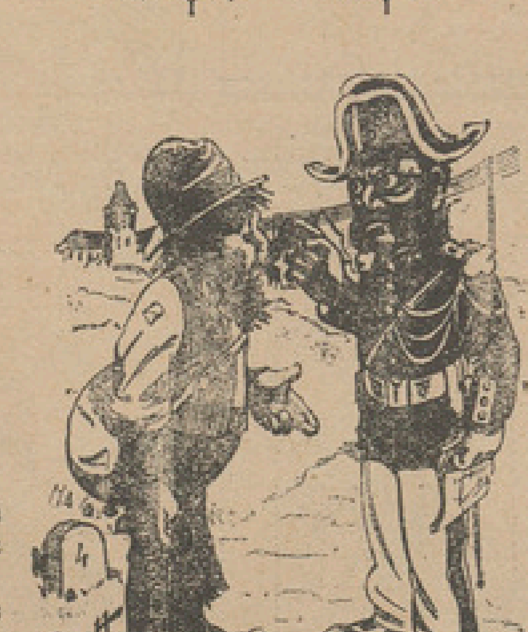


— Si c'est pas dégoûtant! .. va encore falloir passer la *nuit* pour mettre les livres à *jour!*...



— Vous êtes de garde et la générale sonne au quartier, qu'est-ce que vous faites?

— Mon général, je pourrais pas savoir si c'est votre femme qui sonne, attendu que je l'ai jamais vue encore.



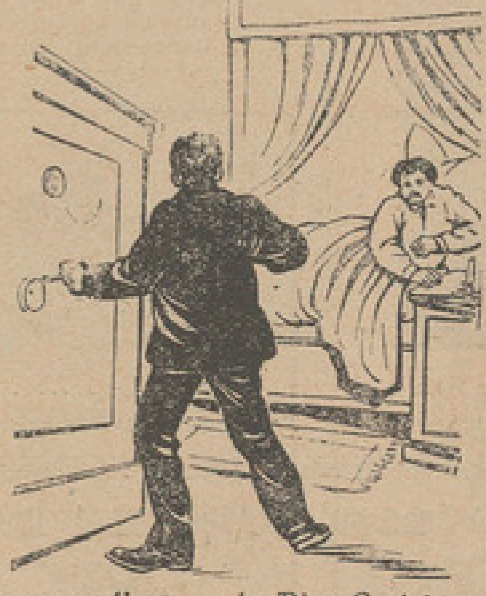
— Que votre signalement il est simultanément conforme autant qu'identique. Mais, vous me dites que vous êtes muet : Sac à papier! qui est-ce qui me le prouvera?...

ANECDOTES

Balzac et le cambrioleur.

Une nuit, un cambrioleur s'introduisit chez Balzac et était fort occupé à crocheter le secrétaire de ce dernier, lorsque tout à coup il fut interrompu dans son opération de finance et de serrurerie par un rire strident qui partait de l'alcôve du grand romancier.

La lune éclairait discrètement l'intérieur de la pièce, et le voleur



aperçut l'auteur du *Père Goriot*, sur son séant, qui riait à se tordre les côtes.

Interloqué, on le serait à moins, le voleur se remit bien vite et dit :

— Qu'avez-vous donc, pour être si en gaîté?

— Je ris, lui répondit Balzac, de ce que vous venez la nuit, sans lumière, chercher de l'argent dans un secrétaire où moi, qui vous parle, je n'ai jamais pu en trouver en plein soleil.

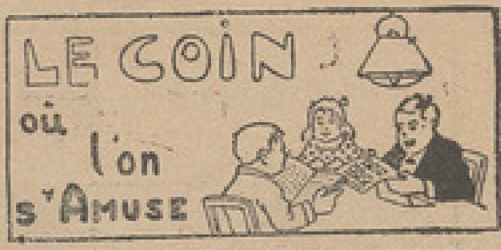
Un savant qui ne veut pas savoir l'heure.

Sait-on qu'Edison, le grand physicien américain, n'a jamais voulu porter de montre non plus qu'avoir une pendule chez lui?



Il prétend que cela peut le déranger dans ses travaux par d'autres préoccupations matérielles. Et l'on cite une anecdote fort amusante.

Tout comme Triplepatte, il oublia si complètement le jour et l'heure de son mariage qu'on fut obligé de le venir chercher en toute hâte, on le trouva dans son laboratoire travaillant activement à un nouvel appareil électrique qui devait plus tard faire connaître son nom dans le monde entier.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 8

ENIGME. — Oie.
CHARADE. — Malandrin
CASSE-TÊTE. — Adolphe, Xavier.
LOGOGRIPHE. — Sou, soûl, Soult, Soulié.
MOTS CACHÉS. — Serin, pinson, corbeau.
MOTS CARRÉS.

B O R D
O R E E
R E I N
D E N I

1er CALEMBOUR. — Les femmes de sens.

2e CALEMBOUR. — Parce qu'ils leur font des niches.

RÉBUS. — La parole est d'argent, le silence est d'or.

Enigme.

L'un me trouve délicieuse.
L'autre dit que je le dégoûte à
Je plais par mon goût savoureux
Mais je mets chacun en déroute.
Pourtant la cuisinière habile.
A tous les fricots m'assimile.

Charade.

Mon premier est un excellent fromage.
Mon second recouvre les mains.
Mon troisième n'est pas naturel.
Mon tout est un petit navire.

Casse-tête.

(Dans ces lettres, trouvez deux prénoms.)

a a d d e e i l n o v y

Logogriphe.

Mes trois premiers ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je suis la partie indispensable du corps.
Ajoutez-m'en deux : les petits enfants m'adorent.
Ajoutez-m'en trois : je suis un petit crapaud.

Mots cachés.

(Dans chacune de ces phrases découvrez une ville de Suisse).

1. Dans les affaires, il importe de saisir la balle au bond.
2. Adam était jeune, Eve n'était pas sérieuse.
3. Conseils d'un gourmet : Buvez Barsac avec poisson frit, Bourgogne avec viande rôtie, il n'y a rien de meilleur.

Un peu d'histoire.

Quel est le littérateur français (1657-1757) qui disait :

— Un fauteuil académique c'est un lit de repos où le bel esprit sommeille.

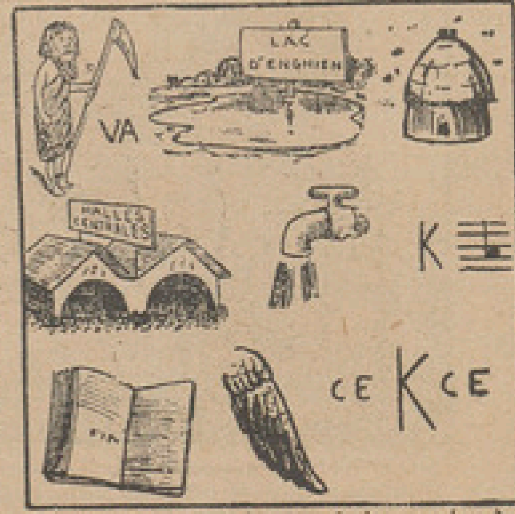
Calembours.

1er CALEMBOUR. — Quelle différence y a-t-il entre les affronts et les assiettes?

2e CALEMBOUR. — Quel est le moment favorable à la cueillette des pommes?

(Solutions dans le prochain numéro).

RÉBUS.

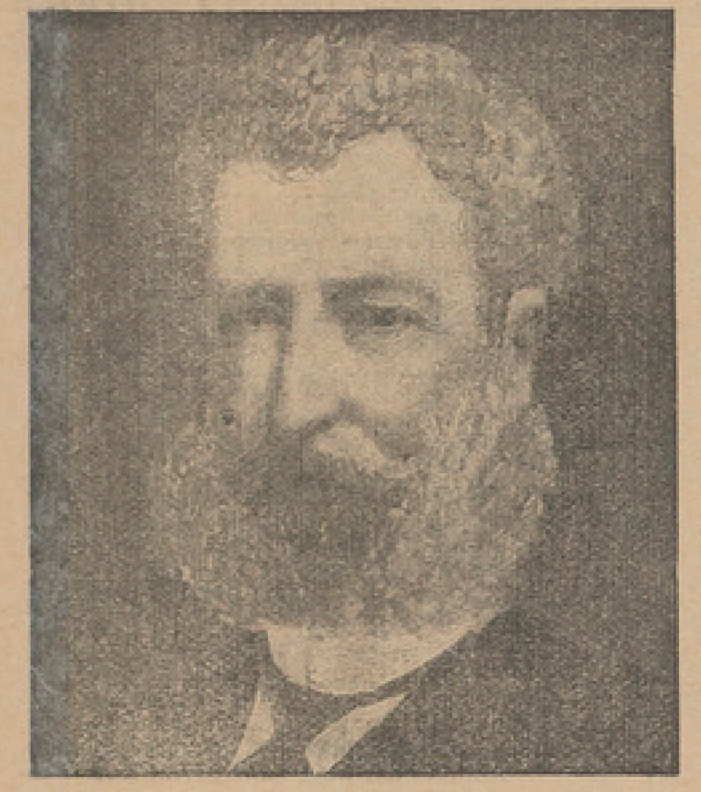


(Solution dans le prochain numéro)

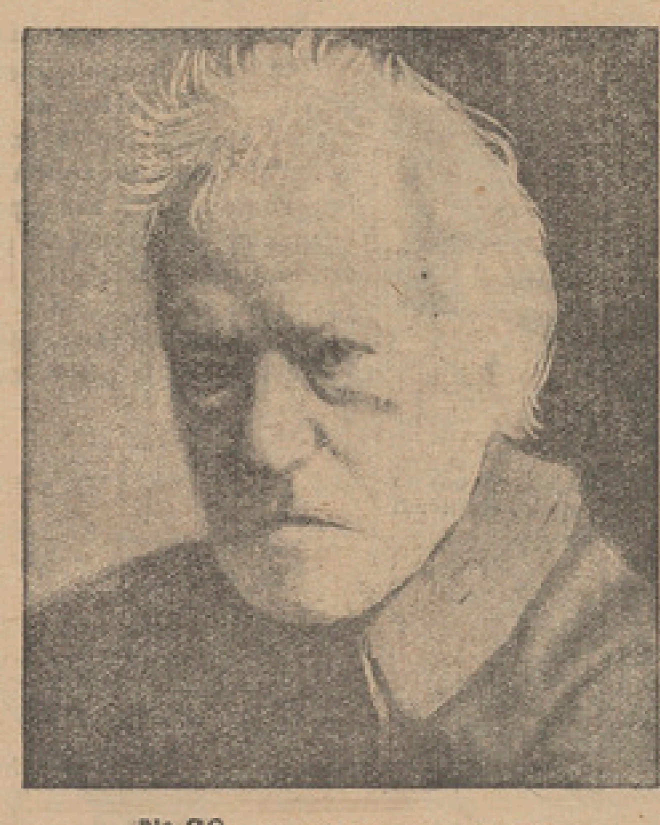
PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

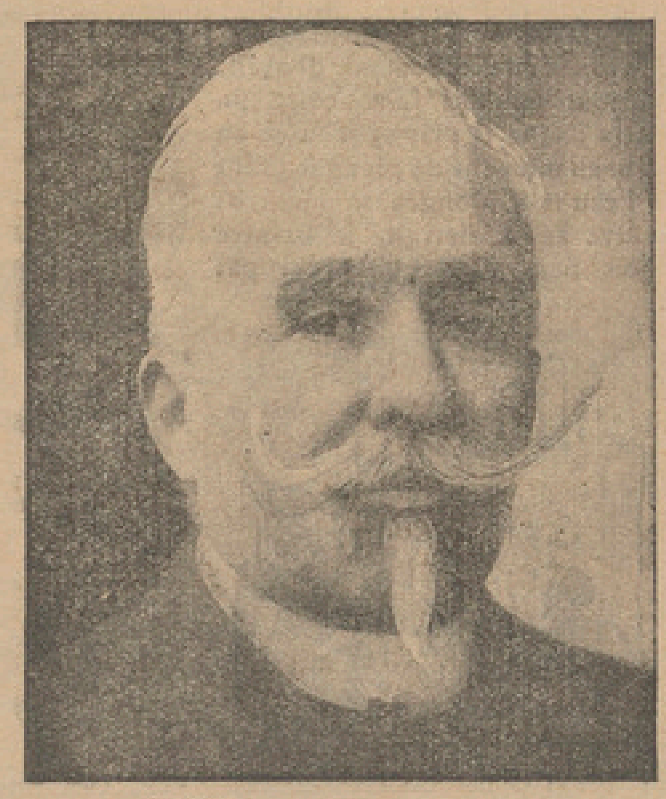
9e SÉRIE



N° 25. ....



N° 26. ....



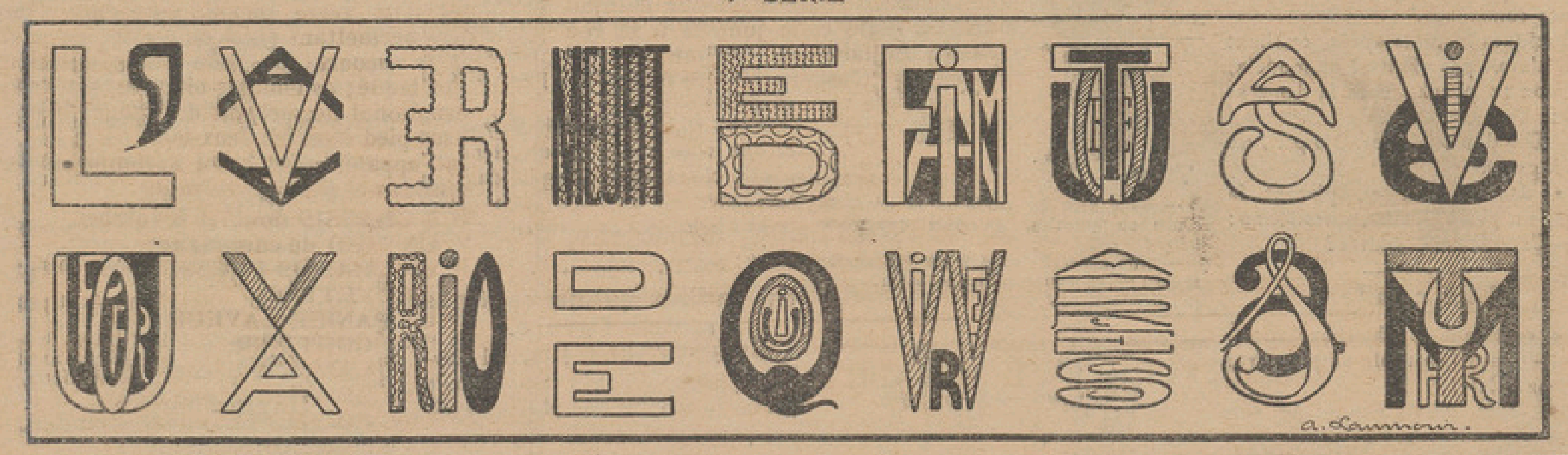
N° 27. ....

Pour les conditions, voir le numéro 1.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours pour les Jeunes.)

TEXTE EN MONOGRAMMES

9e SÉRIE

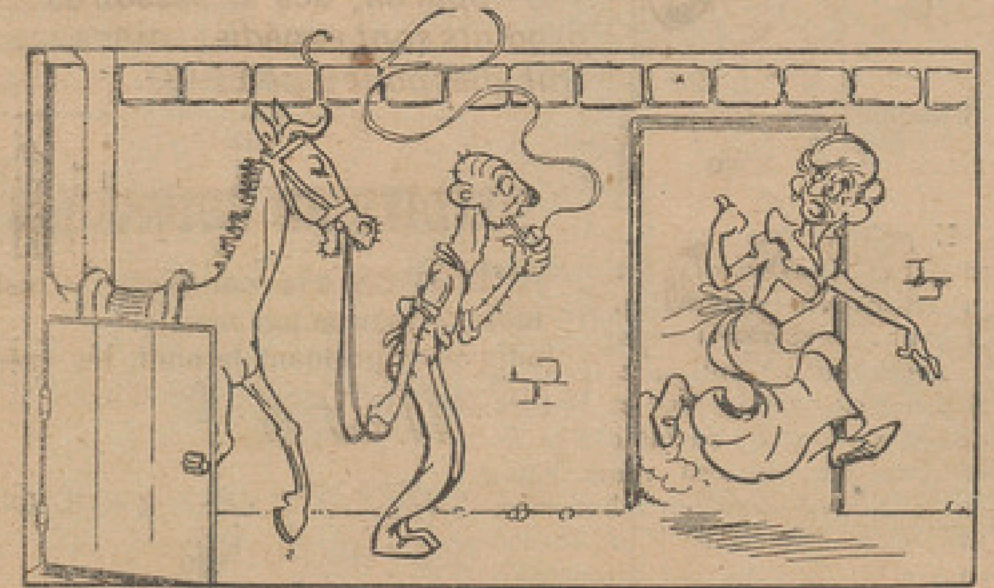


BON A DÉTACHER N° 9.
Les reconnaissez-vous ?..

Pour les conditions, voir le numéro 1.

BON A DÉTACHER N° 9.
Texte en monogrammes.

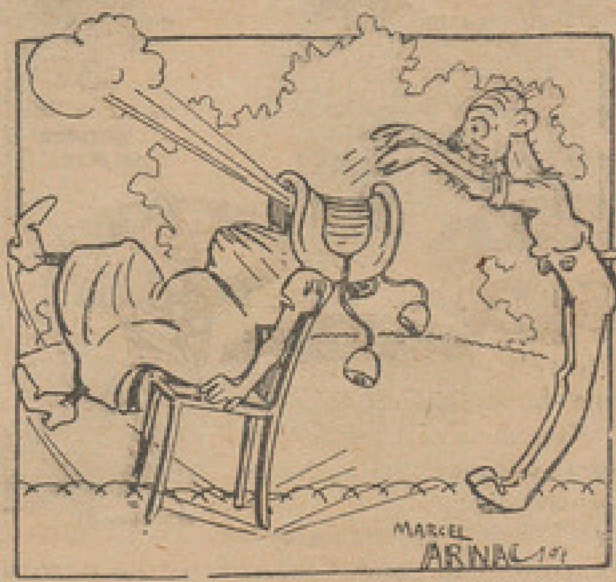
UNE PLAISANTERIE QUI NE MANQUE PAS DE SEL



— Baptiste ! Mame la douarière qui vient de tomber en syncope ! J'cours chercher le médecin ! En attendant, faites-lui respirer des sels !...



Non ! tout d'même c'est une drôle d'idée ! ..



Enfin, moi je veux bin. . Quiens, ma vieille ! Quiens ! . Respires-en des selles !

UN SOU PAR JOUR — 10 MOIS DE CREDIT

Une superbe Montre
REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boitier à charnières.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les **15** francs restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

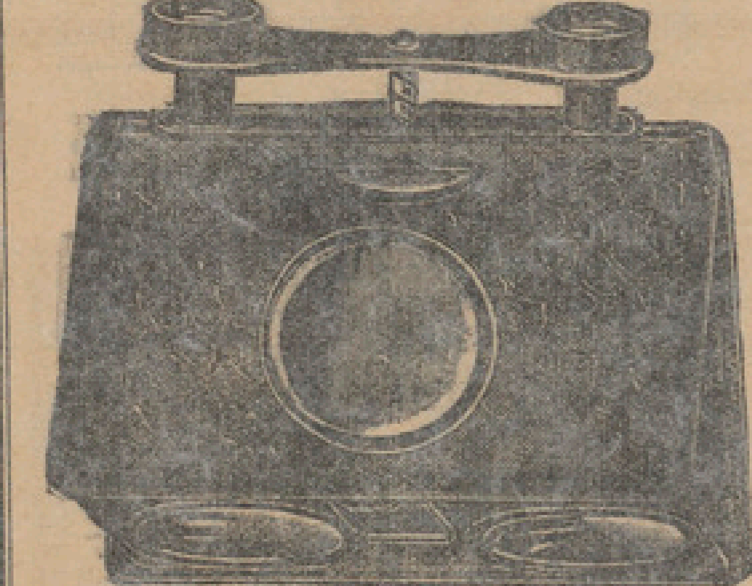
Ecrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.

Montre dame, 10 rubis. — Montre homme.



Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur,
3, Rue de Rocroy, PARIS (Xe).

POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



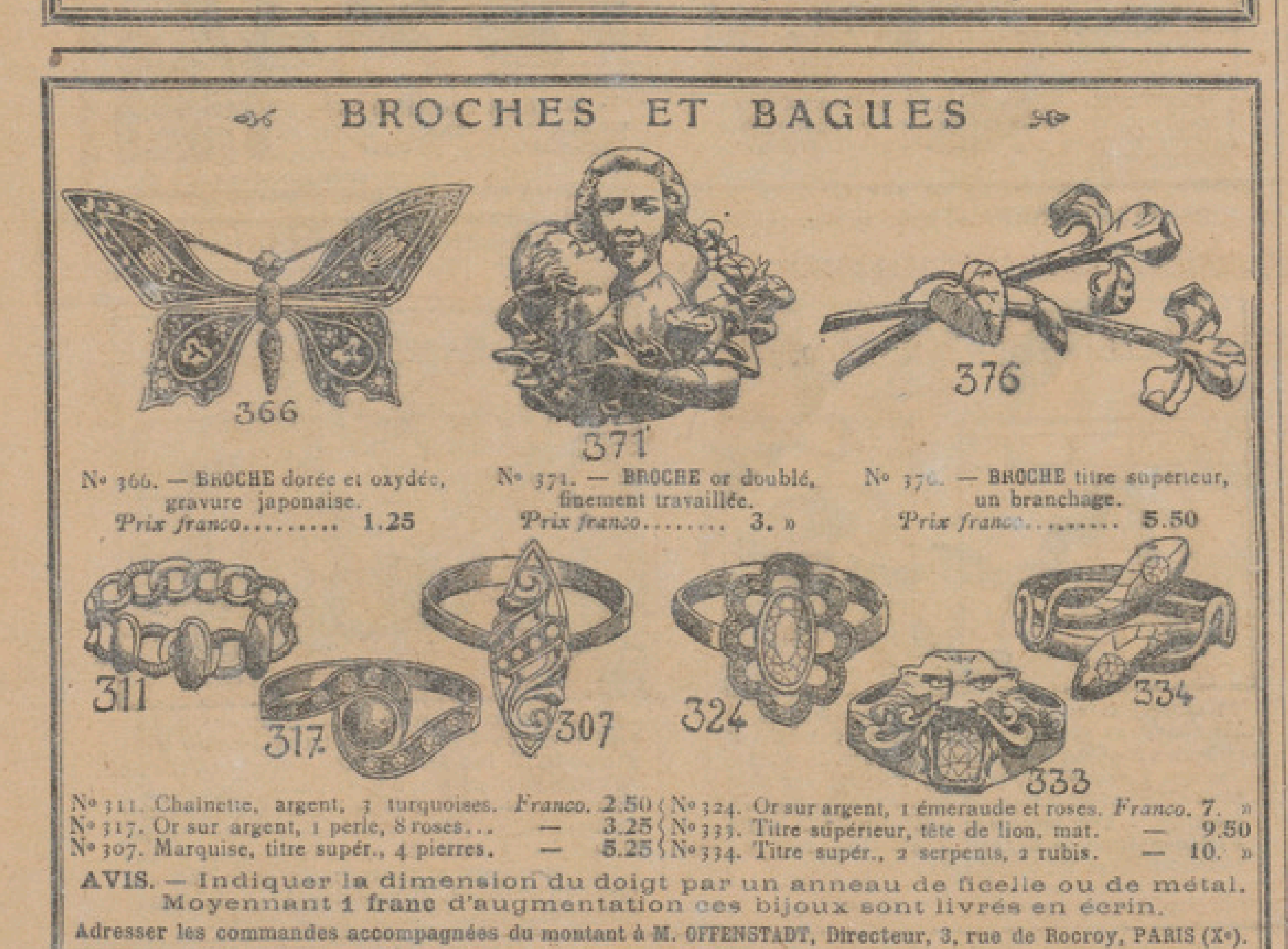
UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boite s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (Xe)

BROCHES ET BAGUES



Nº 366. — **BROCHE** dorée et oxydée, gravure japonaise. *Prix franco*......... 1.25

Nº 371. — **BROCHE** or doublé, finement travaillée. *Prix franco*........ 3. »

Nº 376. — **BROCHE** titre supérieur, un branchage. *Prix franco*......... 5.50

Nº 311. Chainette, argent, 3 turquoises. *Franco.* 2.50
Nº 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses... — 3.25
Nº 307. Marquise, titre supér., 4 pierres. — 5.25
Nº 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses. *Franco.* 7. »
Nº 333. Titre supérieur, tête de lion, mat. — 9.50
Nº 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis. — 10. »

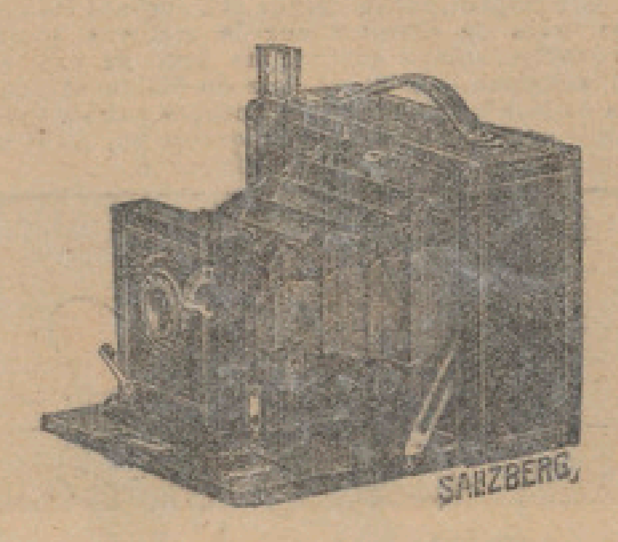
AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant **1 franc** d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (Xe).

A CREDIT

Un excellent

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE
TOUS SES ACCESSOIRES
ET
PRODUITS



L' " EXCELSIOR "

1º **APPAREIL** genre " **Folding** " à soufflets toile, coins peau 9×12 gaine chagrin; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané; viseur mobile; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir; intérieur acajou laqué; ornements nickelés; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2º **3 CHASSIS doubles à volets;**
3º **UN PIED de campagne;**
4º **UN CHASSIS-PRESSE américain;**
5º **3 CUVETTES;**
6º **UN PANIER LAVEUR;**
7º **UN ÉGOUTTOIR;**
8º **UNE LANTERNE verre rouge;**
9º **UNE BOITE 6 plaque 9×12;**
10º **UNE POCHETTE papier sensible;**
11º **UN FLACON révélateur;**
12º **UN FLACON virage-fixage;**
13º **UN PAQUET hyposulfite**
14º **UN MANUEL mode d'emploi.**

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.

AUX

CONDITIONS SUIVANTES :

15 francs à la commande, le reste en 10 mois, **3 francs** par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

Adresser les commandes à

M. OFFENSTADT
DIRECTEUR
3, Rue de Rocroy, 3, PARIS.

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite.)*



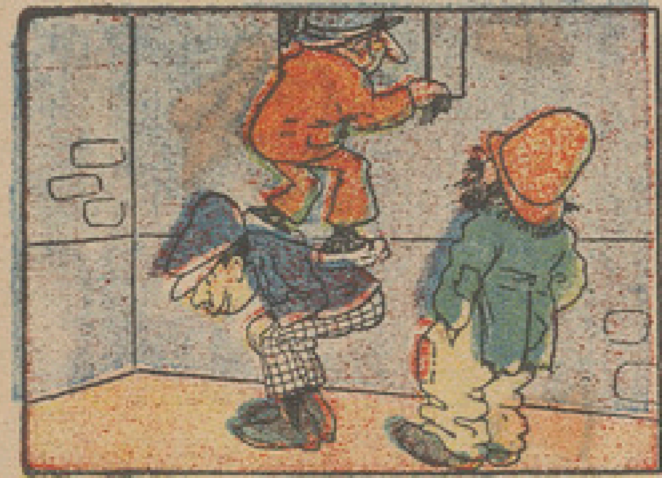
Croquignol, Ribouldingue et Filochard étaient en train de discuter sur le meilleur projet d'évasion, quand soudain un bruit de voix se fit entendre dans le couloir du violon et dans la cellule voisine de celle occupée par les trois amis. « Chut ! écoutez, v'là quelqu'un, dit Croquignol, ça doit être des confrères »



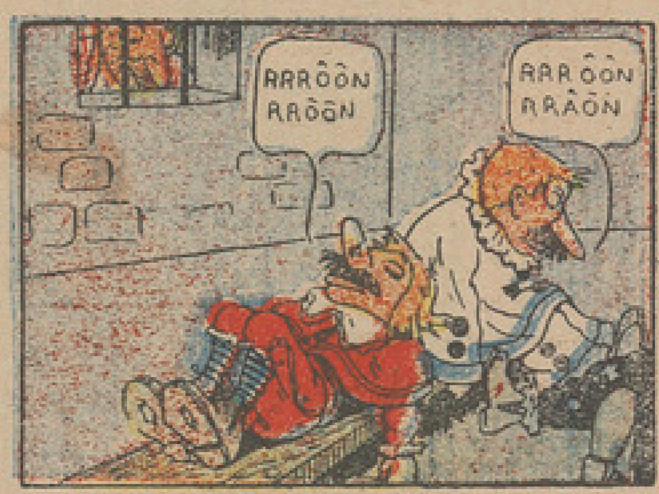
Les hommes que les agents amenaient au poste n'étaient pas des cambrioleurs, mais trois poivrots qui sortaient d'un bal masqué. Les trois masques, qui étaient pleins comme des boudins, furent mis dans la cellule située à côté de celle où se trouvaient Croquignol et Cie.



« Là, mes gaillards, vous pouvez brailler tout à votre aise, dit l'un des agents en bouclant la porte. on vous relâchera demain quand vous aurez cuvé votre vin. » Dans la cellule, les trois pochards se mirent à chanter à tue-tête d'une voix avinée, et firent un pétard de tous les diables



« Faut voir ce que c'est, » dit Croquignol en entendant le bruit qui se faisait à côté. Filochard lui fit la courte échelle et il plaça son visage contre les barreaux de la lucarne qui donnait dans la cellule voisine.



Tout à coup les chants cessèrent comme par enchantement, et quand Croquignol jeta un regard dans la pièce il vit les trois poivrots qui ronflaient comme des tuyaux d'orgue et qui dormaient à poings fermés.



« Une idée ! dit Ribouldingue. On va passer à côté, mettre nos chaussettes dans la bouche de ces messieurs, prendre leurs frusques et les cacher sous le banc. Et demain matin ça sera nous qu'on relâchera à leur place. »



Ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres des trois *soulards* qui, réveillés en sursaut, ne savaient même pas ce qui se passait, ils se laissèrent déshabiller et porter sous les bancs, sans même avoir la force de protester, et se remirent à ronfler de plus belle.



Croquignol, Ribouldingue et Filochard se dévêtirent et endossèrent les déguisements enlevés à leurs victimes. Croquignol prit le costume de pierrot, Filochard se transforma en clown, et Ribouldingue se pavana dans le « complet » de mousquetaire chie-en-lit.



« Ça, c'est une riche idée, dit Filochard, ça me donne des envies de me faire engager au cirque Médrano. — C'est comme moi, dit à son tour Ribouldingue, en prenant une pose grotesque, ça m'rappelle mon temps de splendeur quand je figurais à l'Ambigu. — Allons, les amis, c'est pas l'tout de rigoler, dit Croquignol, silence, et surtout attention de ne pas faire de gaffes. »



Peu après, un bruit de clefs et de verrous se fit entendre, et la porte de la cellule s'ouvrit. « Allons, là, vous autres, avez-vous enfin fini de brailler, tas d'poivrots? Allons, ouste, fichez-moi l'camp et tâchez de ne pas vous refaire pincer à faire du boucan sur la voie publique, ou sans ça gare ! » Et le brave agent, qui avait reçu l'ordre de renvoyer les trois pochards, leur donna la clef des champs.



Naturellement, Croquignol, Ribouldingue et Filochard ne se le firent pas dire deux fois et prirent vivement la poudre d'escampette. « Ohé, ohé, les *poteaux*, filons, vite! Filons! car s'ils s'aperçoivent du coup, ils seraient capables de s'mettre à nos trousses. » Et les trois amis s'empressèrent de déguerpir au plus vite, peu soucieux de se faire repincer.



Quand, quelque temps après, un des agents vint ouvrir la cellule où se trouvaient les trois pochards, il fut bien étonné d'apercevoir trois hommes en chemises, à moitié dégrisés, et ayant l'air complètement abrutis. Il eut bientôt la clef du mystère, en allant visiter la cellule voisine. Décampés ! Personne ! le pauvre agent donna l'éveil et avertit le poste, mais hélas, un peu tard ! Croquignol, Ribouldingue et Filochard étaient déjà loin. *(A suivre.)*

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant* : Constant Leblanc.